

LA GAUCHE MAL EN POING



- **CRASH
MYSTÉRIEUX
À FRONSAC**
- **LES FILLES
CHAUSSENT
LES CRAMPONS**
- **LES PARAPLUIES
DE CHERBOURG
ONT 50 ANS**

Sommaire

- 2 **HOLLANDE**
des droites à sa gauche
- 5 **SALVADOR**
rase campagne
- 6 **ICI ON TRAVAILLE**
pour du beurre
- 8 **BRUGES**
retour à droite ?
- 9 **JUPPÉ 2014**
l'arrière-cuisine
- 10 **SCIENCES**
ni Dieu ni Maître
- 11 **CIGARETTES**
les fumeurs caméléons
- 12 **CRASH MYSTÈRE**
au château La Rivière
- 14 **JOURNAL DE 14**
le rêve et la faim
- 15 **PLAYMOBIL**
en avant l'actu
- 16 **BELCIER**
l'inquiétude Euratlantique
- 18 **FOOTBALL**
les filles du stade
- 20 **CINÉMA**
les parapluies ont 50 ans
- 22 **CRITIQUES**
- 23 **TWITTER**
prise de bec politique
- 24 **THE VOICE**
Quentin Gendrot

Journal école de
l'Institut de Journalisme
Bordeaux Aquitaine

Fondateur : Robert Escarpit

Directeur de la publication :
François Simon

Directeur de rédaction
Jean-François Brieu

Directeur artistique
Cyril Fernando

Rédacteurs :

Aline Combrouze, Mathieu
Demaure, Lucas Desseigne,
Nicolas Dumas, Charlotte Gillard,
Youshaa Hassenjee, Alvin
Koualef, Jade Lemaire, Hélène
Lompech, Romain Pouzin Roux,
Colin Pradier, Éléonore Sens,
Vaihere Tauotaha.

Photo de couverture :
Vaihere Tauotaha

Contact :

journalisme@ijba.u-bordeaux3.fr
05 57 12 20 20

Impression :
PDG - Bordeaux

ijba.fr



QUAND HOLLANDE MET DES DROITES À SA GAUCHE

14 janvier, conférence de presse de François Hollande. Les médias s'émeuvent, la gauche se meurt. A chacun de fustiger ou d'encenser les annonces présidentielles, mais le consensus est là : Hollande effectue un "virage à droite". Pourtant, le cap annoncé n'a rien de surprenant.

A l'Elysée, devant 600 journalistes, François Hollande lance une mesure phare de son quinquennat. Une manne de 35 milliards d'euros sera allouée aux entreprises d'ici 2017 en supprimant leurs cotisations familiales. Le coût de cette mesure sera compensé par une baisse des dépenses publiques. C'est le « Pacte de Responsabilité ». François Hollande veut relancer l'économie par l'offre et non par la demande. Pour un Président socialiste l'argument est surprenant. La réaction médiatique est immédiate. Pour le journal en ligne Atlantico, à l'orientation libérale, c'est « un projet économique qui

Par Éléonore Sens

tient la route ». Du côté du Monde « Hollande bouscule sa gauche et désoriente sa droite ». Chez Médiapart le couperet tombe: « François Hollande efface la gauche ».

Fallait-il pour autant s'étonner à ce point de ce soi-disant « virage néo-libéral » ? Pas forcément! Déjà, lors de sa toute première conférence de presse, le 15 novembre 2012, la presse parlait d'un tournant à droite. Le Monde titrait : « La politique de l'offre de Hollande, une vraie rupture dans l'histoire de la gauche ». Un autre article annonçait : « Mr Hollande assume sa vision sociale-

démocrate ». A croire que les médias ont la mémoire courte.

UN TOURNANT ACTÉ DEPUIS LONGTEMPS

Le pacte de responsabilité est loin d'être la première mesure pro-entreprises de ce gouvernement. Le Crédit d'Impôt pour la Compétitivité et l'Emploi (CICE), mis en place en novembre 2012, permet déjà d'alléger les charges des entreprises.

Les observateurs auraient-ils oublié l'Accord National Interprofessionnel (ANI) ? Initié par le gouvernement, ces négociations entre syndicats et patronat visaient à rendre le droit du travail plus « flexible » pour augmenter la « compétitivité ». Un vocabulaire emprunté aux vieilles antiennes de la droite. Résultat : de nouveaux droits pour les salariés, certes, mais aussi plus de facilité pour les licencier.

DES PROMESSES AUX ACTES

Hollande Président aurait-il trahi Hollande Candidat ? Du discours



AFP ImageForum / ALAIN JOCARD

phare du Bourget en janvier 2012, on a retenu la façon dont il avait désigné « *la finance sans visage* » comme son grand ennemi. Qui se souvient pourtant qu'il annonçait clairement ce qu'il allait entreprendre dans ce même discours ? « *Les disciplines sont nécessaires, des engagements devront être pris pour le désendettement et être respectés.* » De la rigueur dans le texte.

Idem si l'on relit les 60 propositions du candidat. « Je favoriserai la production et l'emploi en France en orientant les financements, les aides publiques et les allègements fiscaux vers les entreprises qui investiront sur notre territoire. » Il se fait déjà le chantre d'une politique de l'offre.

HOLLANDE À BONNE ÉCOLE

A bien regarder le parcours de Hollande, il ne fallait pas s'attendre à une planification de l'économie. Hollande n'est pas un dur de la gauche.

Son père politique spirituel est

Jacques Delors. Ministre de l'économie de 1981 à 1984, il a critiqué la politique du début du septennat de Mitterrand. Trop de dépenses sociales, pas assez de compétitivité pour les entreprises qui ont vu leurs charges augmenter. Pour continuer dans cette voie, il aurait fallu sortir du Système Monétaire Européen (SME), ce que Delors, l'europhobe convaincu, ne souhaitait pas. C'est lui qui est à l'origine du « tournant de la rigueur » initié en 1983. L'Europe obligeait à se plier à une économie de marché. L'actualité de ce discours est frappante. Hollande l'a repris à son compte.

Avec un mentor pareil, difficile de s'étonner des engagements annoncés aujourd'hui. Le bouleversement n'est pas dans le fond, mais bien dans les mots. Clarification idéologique, petite révolution sémantique. Le 14 janvier, pour la première fois, François Hollande s'assume « social-démocrate ». Tout indique qu'il l'est depuis longtemps. ➔

ROSE QUI PEUT

Éric Thouzeau est un membre actif de l'aile gauche du PS, très critique à l'égard de la politique du gouvernement. Il est par ailleurs conseiller régional de la Loire-Atlantique.



AFP ImageForum / JEAN AYISSI

Propos recueillis par **Éléonore Sens** et **Romain Pouzin Roux**

Le Pacte de Responsabilité annoncé par le Président de la République est-il en rupture avec les idées traditionnelles de la gauche ?

François Hollande a voulu donner de la solennité à son annonce. Pour lui, c'est un geste fort. Bien évidemment, il a dit que le Pacte ne constituait pas un tournant mais plutôt une accélération. Pourtant, un bon nombre de militants socialistes ont entendu dans son discours une petite musique et des mots qui tranchent avec ce qui se disait habituellement à gauche. L'allusion à Jean-Baptiste Say (ndlr : un père du libéralisme économique) sort des canons de la gauche. Nous, on est habitué à Keynes, à Marx, etc.

Pourtant, ce n'est pas la première fois que le Parti Socialiste au pouvoir décide de baisser les cotisations sociales des entreprises. Lionel Jospin l'avait décidé en son temps, par exemple.

La question centrale est de savoir si ce type de politique est favorable à l'emploi. Lorsque Jospin était Premier Ministre, nous avons effectivement baissé les cotisations sociales. Mais c'était en contrepartie des 35 heures, une grande avancée pour les salariés. En tant que premier secrétaire, François Hollande nous avait habitués à pratiquer la synthèse entre les différentes sensibilités du PS. Aujourd'hui, il sort de cette logique.

Justement, le Pacte de Responsabilité sera-t-il efficace pour réduire le chômage ?

Espérons-le. On ne peut pas

souhaiter l'échec pour la France. On assisterait au retour de la droite, flanquée de l'extrême-droite. En fait, le contexte européen pèse beaucoup dans tout cela. L'Europe est le seul secteur où la croissance a du mal à repartir. Les politiques d'austérité menées sur le continent bloquent toute reprise, depuis de trop nombreuses années. François Hollande avait dit, pendant sa campagne électorale, qu'il plaiderait pour moins d'austérité et plus de relance en Europe. Il n'a pas pu ou pas voulu le faire. Un gouvernement de gauche devrait bousculer cette logique.

L'aile gauche doit-elle renouveler sa confiance au gouvernement au printemps prochain ?

Répondre à votre question aujourd'hui serait prématuré. La réponse viendra au moment de la concrétisation du Pacte de responsabilité. Il est vrai que notre discours est très critique. Mais il y a un élément positif dans ce que propose Hollande, c'est l'exigence de contreparties. Il faut absolument faire pression sur les politiques afin qu'il y en ait un maximum en faveur des salariés.

Quel bilan tirez-vous des 21 premiers mois de la présidence Hollande ?

Ça nous change d'autres expériences historiques qui s'ouvriraient dès le départ sur des conquêtes sociales. On n'est pas en 1936, ni en 1981, et ce n'est pas Jospin qui dirige la France. Ces trois expériences de la gauche au pouvoir ont marqué un certain nombre d'avancées, non seulement démocratiques, mais aussi sociales. Hollande nous avait dit que ce serait dur pendant les deux premières années du quinquennat, mais que les trois dernières seraient consacrées à la redistribution. Le discours actuel nous dit que les salariés vont devoir se serrer la ceinture pendant cinq ans. C'est difficilement compréhensible. Notre électorat risque de se lasser.

HOLLANDE À L'AUNE DE L'HISTOIRE

Jérôme Grondeux est historien des idées politiques à l'université Paris IV Sorbonne et à Sciences Po Paris. Il a publié en mars 2012 chez Payot un ouvrage intitulé *Socialisme, la fin d'une histoire ?*

Peut-on dire que François Hollande pratique aujourd'hui une politique social-démocrate ?

Il y a effectivement ce débat pour savoir si Hollande est social-démocrate ou social-libéral. La social-démocratie suppose des choses qui n'ont jamais été réunies en France : un parti très représentatif de la classe ouvrière adossé à un gros syndicat, ce qui existe en Suède ou en Allemagne, mais pas ici. L'idée de la social-démocratie, c'est un compromis pratique avec le capitalisme et on va favoriser la négociation entre patronat et syndicat. En France, les syndicats sont peu représentatifs du salariat et sont concurrents entre eux. Ils sont peu ancrés dans la société et ont du mal à négocier. On l'a bien vu lorsqu'il y a eu les négociations sur l'Accord National Interprofessionnel (NDLR : négociations entre syndicats et patronat sur la sécurisation de l'emploi). Tous les syndicats n'ont pas signé. Mais la démarche du gouvernement était de type social-démocrate en laissant les partenaires sociaux essayer de se mettre d'accord.

La social-démocratie n'était pas populaire parmi les socialistes en France. Quand est-ce que cela a changé ?

Au Parti Socialiste (PS) il y avait des poids lourds comme Mauroy

Propos recueillis par **Eléonore Sens et Romain Pouzin Roux**

ou Rocard qui étaient proches de la social-démocratie dès les années 70. Mais c'est une politique de parti au pouvoir.

Or, lorsqu'il élabore son programme dans les années 70, le Parti Socialiste vient d'être fondé, en 1969, et il n'avait jamais exercé le pouvoir. Il y avait un climat post-68, avec une radicalité du discours. Le discours socialiste revendique alors une rupture avec le capitalisme, dans la lignée du socialisme traditionnel d'État. L'évolution s'est faite au pouvoir en 82-83, lors du tournant de la rigueur. On ne peut plus nationaliser et les socialistes acceptent une forme de contrainte liée à l'économie ouverte et à l'Europe. En 1990, il y a eu le fameux Congrès de Rennes. On indique dans la déclaration de principe que toutes les libertés sont liées. Donc la liberté économique est intégrée.

Puis il y a la déclaration de principe de 2008, proposée par François Hollande. Pour lui, le problème du Parti Socialiste est d'avoir adopté une pratique de gouvernement sans avoir négocié le virage idéologique correspondant. Il indique le principe d'« économie sociale et écologique de marché. » A partir de

là, le marché entre dans le patrimoine des socialistes.

Avec sa Conférence de Presse de janvier dernier, François Hollande avalise-t-il une évolution qui s'est faite de manière non dite ?

Oui, je le pense. Hollande était l'homme de la synthèse. Il laissait parler tout le monde. Là, il semble avoir pris les commandes et tracé sa ligne.

D'une certaine manière, la scission de Mélenchon en 2008, quand il quitte le PS, est révélatrice. Il ne veut pas de l'acceptation de la contrainte européenne. Il y a une part de nostalgie du socialisme d'avant 1982-1983. Mais il n'y a pas de débat idéologique qui se fait au PS. Encore aujourd'hui, des gens pensent comme Jean-Luc Mélenchon au PS, mais ça ne donne pas matière à un débat.

On concilie un discours très à gauche avec une pratique au pouvoir qui est très différente, pour garder l'électorat. Même si dans la campagne de 2012, Hollande annonçait déjà une poli-

tique de l'offre qu'il vient de confirmer clairement.

Peut-on encore parler de gauche quand on voit que Hollande cite Say, un économiste libéral ?

Les clivages gauche-droite ont bougé. Aujourd'hui cela se joue beaucoup sur les questions sociétales. La question du mariage pour tous a été très clivante. Mais économiquement, même la droite ne veut pas revenir sur l'Etat-providence.

Pour l'instant, le marqueur qui reste complètement en suspens c'est la réduction des dépenses publiques. À mon avis, le vrai enjeu qui va clarifier les choses se trouve là : quelles dépenses on coupe ? Si le gouvernement arrive à couper dans les collectivités locales, alors il se distinguera de la droite qui, elle, veut réduire les dépenses sociales.

Il cite Say, oui, mais qu'est ce qu'il dit ? Il affirme une politique de l'offre. Mais une politique de la demande n'est pas possible, à moins qu'on ne la fasse à l'échelle européenne. En définitive, ce n'est pas comme si Hollande avait le choix. ➔

« Hollande était l'homme de la synthèse. Il laissait parler tout le monde. Là, il semble avoir pris les commandes et tracé sa ligne »...

RASE CAMPAGNE AU SALVADOR

Accusations de corruption en tous genres, exploitation du sentiment d'insécurité qui pèse sur la population terrorisée par les gangs, la campagne présidentielle salvadorienne ne vole pas haut.

Par Jade Lemaire

Dix janvier 2014 : coup de théâtre dans la course à la présidence du Salvador. La chaîne vénézuélienne *teleSUR* diffuse une alerte rouge lancée par Interpol contre Juan José Rendón, le conseiller de campagne du candidat d'ARENA (droite), Norman Quijano. Originaire du Venezuela, il y serait recherché pour actes de violence envers une femme.

Mais ce n'est pas tout : loin d'être un obscur travailleur de l'ombre, « JJ » Rendón se révèle être une véritable personnalité politique en Amérique Latine, où il a exercé ses fonctions de conseiller dans pas moins de 28 campagnes présidentielles... et n'en a perdu que trois. Classé parmi les trois meilleurs stratèges politiques du monde, il a fait monter sur le trône les actuels présidents de droite au Honduras, au Mexique ou en Colombie. Pas plus tard que le 24 novembre dernier, il a permis à Juan Orlando Hernández d'être le nouveau président hondurien... avant d'être appelé en catastrophe par Quijano pour remplacer son ancien conseiller accusé de corruption. Parmi les échecs de « JJ », on compte celui de Henrique Capriles, le principal opposant de Nicolas Maduro aux dernières élections



CC via Wikipédia

vénézuéliennes. Et malgré sa victoire, le poulain d'Hugo Chávez ne semble pas lui pardonner d'avoir choisi le camp adverse. En juin 2013, Rendón a été déclaré ennemi public numéro un du pays, traité de « manipulateur » et d'« apatride », avant d'être accusé en septembre d'avoir falsifié un enregistrement dans lequel Chávez affirme être encore en vie et retenu captif. Une accusation que le conseiller nie abondamment, tout comme le fait d'être recherché par les autorités internationales. Alors Interpol : info ou intox ?

« CLINIQUE DE LA RUMEUR »

On pourrait ne voir dans cette histoire louche qu'un juste retour des choses. JJ Rendón, c'est « l'arroseur arrosé », ou plutôt éclaboussé par le scandale sous lequel il noie habituellement ses adversaires. Un des « champs d'action » annoncé et vraisemblablement assumé sur le site internet de Rendón a pour intitulé la « clinique de la rumeur ». Oubliés le scalpel et le bistouri, c'est à coup de burin que son employeur Quijano s'attaque à son rival du

FMLN (gauche), l'actuel vice-président Salvador Sánchez Cerén. Selon Kevin Parthenay, expert de l'Amérique centrale à Sciences Po, l'ARENA manque de véritables propositions et s'est abaissée, comme souvent dans cette région, à faire une campagne de l'insulte. Le 22 janvier, le Tribunal Suprême Electoral a dû interdire son dernier clip, dans lequel Norman Quijano accuse son adversaire d'avoir conclu un « lâche et sombre pacte » avec les « maras », ces gangs armés qui font la loi dans les rues du pays. Et si de son côté Sánchez Cerén a essayé de ne pas tomber dans ce travers, lui non plus n'a pas réussi à renouveler son discours et à s'attacher à de vrais problèmes comme l'exclusion et la pauvreté. Le programme du FMLN tient en une phrase : approfondir les réformes sociales menées lors du dernier mandat. « De manière générale, on peut parler d'une campagne molle », déplore Kevin Parthenay.

DEUX ANS DE CAMPAGNE

Une campagne d'autant plus molle qu'elle est interminable. Les élections primaires du FMLN datent

JJ Rendón, conseiller de campagne que les candidats de droite s'arrachent en Amérique latine.

d'avril 2012. Depuis, Sánchez Cerén tente de séduire les électeurs, au détriment de son action au sein du gouvernement. Car si sa courbe de progression dans les sondages est impressionnante – longtemps distancié par Quijano, il était en tête lors de la dernière enquête – celle des fonds dépensés par le « parti des pauvres » a atteint des sommets jamais vus.

À un mois du premier tour, qui s'est tenu le 2 février, Manuel de Jesús Acosta, professeur à l'Université Centroaméricaine, livrait sa « Lecture de la campagne » dans une publication hebdomadaire de l'établissement jésuite : « Nous sommes devant une campagne électorale de basse qualité, une compétition entre « chefs », qui doit être réformée en profondeur pour les prochaines élections de 2015. [...] Une campagne fondée sur l'exaltation religieuse du leader ou du parti est insoutenable ». À bon entendeur... 🐦

REPÈRES

Principaux candidats

Norman Quijano

ARENA (droite)
Conseillé par
Juan José Rendón

Salvador Sánchez Cerén

FMLN (gauche)

Antonio Saca

Unidad (centre-droit)

Dates clés

- 2 février : premier tour
- 9 mars : second tour
si nécessaire

ICI, ON TRAVAILLE POUR DU BEURRE

Apprendre un métier en travaillant « pour de faux », c'est le pari de la nouvelle Entreprise d'Entraînement Pédagogique installée à Blaye depuis le 6 janvier dernier. Être au plus proche de la réalité du travail, tout en jonglant avec les contraintes de la fiction. Pas facile.

Matinée pluvieuse de fin janvier à Blaye. Devant le lycée professionnel, les élèves fument une dernière cigarette près de la grille, smartphones greffés à la main. En guise de sonnerie, les premières notes de « Gimme, Gimme, Gimme ! » d'ABBA s'échappent des mégaphones, signe pour les élèves qu'il est temps de se hâter. Au fond de la cour, dans un bâtiment isolé, se trouve une drôle de boîte, dissimulée entre deux salles de cours. Bienvenue chez *Bords d'Eaux Culture*, « le tourisme sans modération ». Depuis trois semaines, l'entreprise vend des circuits œno-touristiques en Gironde. Dans l'open space de 40m², la machine à café ronronne. Les ordinateurs flamboyants s'allument, tandis qu'à la comptabilité, on feuillette des classeurs aussi épais que des dic-

Par Charlotte Gillard

tionnaires. « *Stéphanie, tu peux me passer le planning ?* » « *Dites, faudrait lancer notre offre spéciale pour la Saint-Valentin...* » « *Hé Brigitte, c'est aujourd'hui la réunion avec la directrice ?* » Décor, jargon, discussions autour du premier café filtre de la journée. Un matin d'une apparence banalité. Pourtant ici, « *c'est pour de faux, comme disent les enfants. On joue à la marchande* », explique Michèle Maillard, directrice de *Bords d'Eaux Culture*. Elle dirige aussi le Greta de Blaye, la structure de formation continue de l'Éducation Nationale

qui a permis au concept de voir le jour. La jeune société est en réalité une Entreprise d'Entraînement Pédagogique (EEP). En clair, chez *Bords d'Eaux Culture*, on ne vend

« Quand on a démarré, on s'est posé la question de créer une page Facebook pour faire parler de notre activité. Et puis finalement non. On ne peut pas promouvoir quelque chose qui n'existe pas. »

pas de vrais circuits touristiques dans le Bordelais. Même si la plaquette nous fait croire le contraire. « *On s'inspire d'offres réelles, mais on modifie le nom des châteaux ou des marques* », explique Sylvie, en poste au pôle commercial. Le

but est de faire tourner l'entreprise comme une vraie, en dégagant un (faux) chiffre d'affaires. Mais qui peut bien acheter leurs produits fictifs ? Eh bien, c'est simple. D'autres salariés, d'autres comités d'entreprise, ou d'autres sociétés fictives. Il en existe 120 en France, et toutes exercent une activité spécifique. Car ce qui justifie l'existence d'une EEP, c'est de former des demandeurs d'emploi à un secteur d'activité qui répond aux besoins de la région. « *Nous devons suivre la réalité du marché du travail. Le projet a été construit avec les prescripteurs de la région Aquitaine* », complète Anne-Célia Favreau, conseillère en formation continue,



10h30. Plus de courant. Panique générale, enfin presque.



également à l'origine du projet. À Blaye, le taux de chômage est supérieur à la moyenne nationale. Avec la crise économique, ce taux atteignait même les 19,1% en 2009. Le tourisme et la viticulture sont les seules plaques tournantes de l'économie locale. Pas étonnant que la nouvelle EEP se soit penchée sur l'œno-tourisme.

« DOUBLE JE(UX) »

Encadrées par la direction et par des formateurs, les douze stagiaires alternent entre leur casquette de salariée et leur casquette d'étudiante. Plusieurs fois par semaine, elles ont des cours particuliers, du sur-mesure. Français, mathématiques, comptabilité, gestion. La vie en EEP, c'est un peu comme un contrat en alternance. Excepté ceci : les stagiaires sont toujours en recherche d'emploi et continuent de percevoir leurs allocations chômage pendant leur formation. Tout bénéf. Afin de leur donner les réflexes de la vie en entreprise, tout est reproduit le plus fidèlement possible. Ça commence par les règles de savoir-vivre. « Arriver à l'heure, ce n'est pas évident pour tout le monde. Pour l'instant, on leur a fait quelques remarques oralement. Mais dès la semaine prochaine, si ça se reproduit, on leur enverra des notifications écrites. Un vrai avertissement, comme le ferait une entreprise lambda », précise Anne-Célia Favreau.

Sur leurs fausses fiches de paie, figure aussi un faux patronyme. Le temps de leur formation, elles troquent leur nom de famille contre celui d'un peintre célèbre. Histoire de jouer un rôle jusqu'au bout. Virginie Manet, Valérie Gauquin, Rachel

Rubens, Sylvie Rembrandt... « *En fait, moi, je m'appelle Clémentine Lempika, comme le parfum* », s'exclame fièrement la dissidente et benjamine de la « promotion ». Agées de 19 à 57 ans, elles sont toutes originaires des environs – excepté Brigitte, la doyenne – et ont des profils très hétérogènes.

Au pôle commercial, Sylvie, 41 ans, est la seule à avoir déjà travaillé dans le milieu viticole. « *On peut s'appuyer sur son expérience, on s'entraide beaucoup* », confesse Valérie, sa voisine d'en face. Trois semaines ont apparemment suffi pour souder le groupe. « *On se tire mutuellement vers le haut. Clémentine m'a appris plein de choses alors qu'elle est beaucoup plus jeune que moi* », assure Rachel, la réceptionniste de la « start-up ». « *Voyez la honte !* », ajoute-t-elle. Toute la brochette de femmes se gausse. Il y a une dizaine de jours, Rachel était la plus introvertie de la bande. Grâce à cette expérience, elles ont toutes gagné en confiance. « *Avant d'arriver à Bords d'Eaux Culture, nous avons toutes traversé une période de chômage, ou fait des erreurs de parcours* », lance Sylvie. « *Pour ma part, j'ai repris de l'assurance. Et je pense ne pas être la seule dans ce cas-là* », reprend-elle.

PANNE DE COURANT ET CHÔMAGE TECHNIQUE

Midi trente. Les *Tupperwares* et sandwichs sous vide s'inventent à la

table. Le temps d'un casse-croûte, les salariées se mêlent à nouveau aux lycéens dans le foyer. Elles ne disposent pas d'une salle « à elles », ni même d'un micro-ondes. « *On mange froid en hiver, c'est comme ça...* », se lamente Brigitte. D'une oreille curieuse, les adolescents écoutent leurs conversations. Ce midi-là, quelques-unes font le récit de leur accouchement à tour de rôle. Des rires bêtes et nerveux fusent derrière elles. « *L'autre jour, on parlait homosexualité, ils nous regardaient de travers, comme si*

« C'est sûr, on leur donne la belle image de l'entreprise. »

c'était tabou », se rappelle Stéphanie. Contre leur gré, elles se retrouvent au centre de l'attention. Elles savent que c'est temporaire, mais toutes reconnaissent que l'environnement n'est pas optimal. Dans les couloirs, papier toilette et préservatifs gisent sur le sol. « *Parfois, on en retrouve même sur les poignées de porte. C'est absolument immonde* », râle Brigitte.

Avant de reprendre le travail, les fumeuses sont contraintes de sortir de l'établissement pour s'en griller une. Elles sont soumises au même règlement que les lycéens. ABBA retentit une nouvelle fois. Retour au bureau. Lorsque Michèle Maillard et Anne-Célia Favreau entrent dans la salle, les bavardages cessent d'un coup. Depuis la fin de matinée, un brouhaha insistant couvre tout. Une coupure de courant dans le bâtiment empêche les filles de travailler. Les écrans sont noirs. Le

téléphone ne sonne plus. Chômage technique. Rachel en profite encore pour plaisanter. « *En attendant, je vais travailler mes verbes du premier groupe* ».

Le défi pour la jeune EEP, c'est de tenir le cap. Se renouveler. Avec une équipe qui va être amenée à changer. Dans quelques semaines, les filles partiront en stage. D'autres trouveront peut-être un travail. C'est le cas pour 60% des personnes qui sortent d'EEP, selon la direction. Bien évidemment, faire tourner une entreprise fictive sur le long terme comporte son lot de contraintes. « *Quand on a démarré, on s'est posé la question de créer une page Facebook pour faire parler de notre activité. Et puis finalement non. On ne peut pas promouvoir quelque chose qui n'existe pas* » explique Valérie. Sur le bureau de Rachel, une lettre vient d'arriver. « *Ça y est, on a notre première commande, les filles !* », s'écrie-t-elle. Un séjour pour deux personnes a été réservé par un « salarié » d'une autre EEP. Un vrai chèque fictif de 500€ tombe tout droit dans la caisse. Le pôle commercial se félicite. « *On a lancé les appels d'offres par mail il y a cinq jours. C'est très bon signe pour la suite* ».

Pour quinze mois encore, la durée de vie expérimentale de *Bords d'Eaux Culture* est assurée. Être productive, assidue, ponctuelle. Devenir une employée idéale en somme. Mais apprendre à se défendre face aux aléas de la vie en entreprise, comme un licenciement abusif, ou du harcèlement moral, ce n'est pas au programme. « *C'est sûr, on leur donne la belle image de l'entreprise* » assure la directrice. 📧

À BRUGES, LA DROITE RÊVE DE RECONQUÊTE

Bruges retient son souffle en attendant de connaître le sort politique qui va lui être réservé en mars prochain. Un feuilleton à rebondissements, ponctué par des mises en examen qui impliquent un maire de droite contraint de démissionner en cours de mandat. À la suite de tout ça, la gauche l'emporte en 2010. L'UMP locale parviendra-t-elle à regagner la confiance des Brugeais dans ce fief traditionnel de la droite ? Les candidats s'y emploient.

Brugés est une coquette banlieue de Bordeaux, au nord-ouest de la cité. Ici, les marais ont peu à peu fait place à une agglomération plutôt chic. Une terre créée à droite avec à sa tête Bernard Seurot, le maire de la ville. En 1995, l'élue de droite prend les commandes avant d'être réélu deux fois de suite dès le premier tour, en 2001 et 2008. Conforté par un électoralat fidèle, l'homme semble vissé à son fauteuil de maire. Mais la part sombre de Bernard Seurot éclate au grand jour en septembre 2010.

Les soupçons de malversations financières pèsent sur le maire et entraînent la démission de 14 élus de la majorité municipale. Un coup de théâtre qui met en branle l'appareil politique à Bruges. La commune de 14 669 habitants est contrainte d'organiser des élections anticipées en novembre 2010. La position inconfortable de la droite occupe toute la scène médiatique locale. Bernard Seurot,

Par Aline Combrouze

qui compte bien continuer à régner en maître sur la ville, prend plaisir à mener ses camarades droit dans le mur. En se maintenant aux élections aux côtés de la nouvelle liste présentée par son maire-adjoint, Seurot fait perdre la droite qui ne parvient pas à redorer son image. Le feuilleton politico-judiciaire de « l'affaire Seurot » ne fait alors que commencer et la gauche récupère la ville, servie sur un plateau. C'est dans ces circonstances exceptionnelles que Brigitte Terraza, directrice d'un établissement de soins, devient maire de Bruges.

LA GAUCHE REPREND LA MAIN

Au lendemain des élections, l'ex-maire Bernard Seurot est mis en examen. La Cour des comptes met le nez dans les dossiers en cours et fait le point avec la nouvelle équipe municipale. De 2010 à 2013, les élus enclenchent de nouveaux projets et renvoient à la

baisse les dépenses de certains chantiers menés par leurs prédécesseurs.

Aux élections municipales 2014, Brigitte Terraza se présente à sa propre succession. Pour se distinguer de l'opposition, elle martèle : « ne retombons pas dans les anciens travers ». Les municipales à venir diront si les Brugeais donnent ou pas quitus à la gauche de sa gouvernance.

De son côté, la droite a retenu la leçon. Alain Juppé, dont la cote de popularité ne cesse de grimper, fait de Bruges une priorité, juste derrière Bordeaux.

L'ENJEU POUR LES MUNICIPALES

On pourrait s'interroger sur l'intérêt tout particulier que porte le maire de Bordeaux à cette ville qui ne représente que deux sièges à la Communauté urbaine dont il souhaite récupérer la présidence. On comprend mieux quand on sait que, pour atteindre cet objectif, il lui suffirait de re-

prendre « 4 ou 5 sièges ». Sur les 28 communes, Bruges est la seule qui semble susceptible d'en gagner. Cette particularité en fait une pièce maîtresse sur l'échiquier politique de l'ancien Premier ministre.

La droite fonde donc beaucoup d'espoir sur Bruges. « Une ville que la droite n'aurait jamais dû perdre », comme le rappelle Alain Juppé. Pour cela, il faut faire table rase du passé et regagner la confiance des électeurs. Pour accréditer l'idée qu'ils ont changé, les divers partis de droite (UMP, UDI, MoDem) se soumettent à une procédure de primaires en juin 2013. Les Brugeais se rendent aux urnes et choisissent Eric Veissier pour les représenter. Il incarne une droite qui s'efforce de donner l'image d'un parti uni et exemplaire. Cela suffira-t-il pour que la commune rebascule à droite ? La forte participation des Brugeais aux primaires pourrait le laisser supposer. ➤



La mairie de Bruges, convoitée par la liste divers droite



MEHDI FEDOUACH / AFP / ImageForum

JUPPE 2014 : L'ARRIÈRE-CUISINE

Le 28 janvier, Alain Juppé a dévoilé le nom des 60 candidats qui concourront avec lui aux élections municipales de mars prochain. Entre renouvellement et stratégies électorales, retour sur les petites négociations « entre amis ».

« Les consultations ont été longues - nous avons reçu plus de 300 candidatures - mais je suis très content de cette liste. » Lors de la présentation de son équipe devant la presse, Alain Juppé s'affiche satisfait en cette fin de mois de janvier. Les 60 colistiers applaudissent bruyamment le nom de leurs collègues, annoncés un à un par le maire sortant. Ambiance cordiale. Une bonne cinquantaine d'entre eux sont appelés à siéger au Conseil municipal. Pourtant, la constitution de la liste « Juppé 2014 » n'a pas été un long fleuve tranquille.

« AUCUNE AMERTUME »

Il fallait tout d'abord gérer l'égo des conseillers municipaux évincés : une tâche délicate mais nécessaire pour laisser place aux 29 nouveaux entrants. Malgré leur insistance, une dizaine de noms n'ont pas été reconduits. « Je leur ai expliqué que la nécessité de renouvellement exigeait des sacrifices et je leur ai demandé de se comporter avec dignité et compréhension », a expliqué le candidat à sa réélection. Le mot d'ordre a été globalement suivi. Même Chantal Bourragué, une ancienne proche de Chaban qui ne cache pas ses relations tumultueuses avec Alain Juppé, a

Par Romain Pouzin Roux

déclaré ne garder aucune amertume après son éviction. Un autre sortant, qui s'était de nouveau proposé au candidat sans être retenu, avoue être plus cynique. Ancien Vert débauché en 2008, Jean-François Berthou dézingue l'entourage du maire. « Il est soumis à la pression des principaux responsables de la droite et doit faire le sale boulot en annonçant la décision aux gens. Certains colistiers sont là uniquement parce qu'ils sont amis avec les personnes importantes du dispositif », dénonce-t-il, tout en assurant n'avoir aucune rancœur envers le candidat.

DOUZE MAINS DANS LE CAMBOUIS

Dans les coulisses, on parle des municipales en Gironde depuis longtemps. Les pourparlers commencent au lendemain des législatives perdues de 2012. Au sein d'un conseil politique très restreint, six acteurs discrets luttent pour leur chapelle : Hugues Martin et Nicolas Florian pour l'UMP, Didier et Alain Cazabonne pour

l'UDI, Fabien Robert et Joan Taris pour le MoDem.

Fabien Robert a particulièrement été impliqué dans le choix des élus MoDem à Bordeaux. Le jeune maire-adjoint du quartier de Nansouty, reconduit sur la liste, réussit à grappiller huit places. Didier Cazabonne, un cacique inamovible de l'UDI - il est en place depuis plus de trente ans - est parvenu à en obtenir dix pour ses poulains. « Avec le

comparée au poids de l'UDI et du MoDem dans le département. La raison de cette surreprésentation ? La stratégie électorale. « Sur des terres de gauche, il est plus logique de présenter des gens comme nous que d'envoyer quelqu'un de la droite dure », affirme Nathalie Delattre, candidate UDI reconduite. Bordeaux, ville de paradoxes où l'on peut faire gagner la gauche aux législatives et voter Alain Juppé aux municipales...

Nicolas Florian, le secrétaire départemental de l'UMP, qui fait son entrée sur la liste, a dû gérer les contradictions

« Certains colistiers sont là uniquement parce qu'ils sont amis avec les personnes importantes. »

maire, on a chipoté sur le nombre de places. On lui a proposé des noms et quand il y a eu désaccord sur un d'entre eux, c'est lui qui a tranché », confie-t-il, visiblement satisfait d'avoir obtenu autant de fauteuils. « D'autant que huit voire neuf de nos colistiers seront à une place éligible », ajoute-t-il dans un sourire. Comprendre : un des colistiers UDI sera en queue de liste, sans aucune chance d'élection.

ÉQUILIBRISME POLITIQUE

Les centristes sont donc bien représentés au sein de la « team Juppé ». Une présence importante

de son camp. Très influent sur la constitution de l'équipe, ce proche de Juppé a cherché l'équilibre entre « fillonistes » et « copéistes ». Il est même parvenu à faire cohabiter un militant de la Manif pour tous, Edouard du Parc, avec l'activiste pro-mariage gay Malik Fethou. Officiellement, Alain Juppé n'a pas arrêté l'ordre final de la liste ni le nom de ses adjoints. « Nous verrons cela le moment venu, c'est à chacun de s'affirmer », a-t-il lancé à destination de ses colistiers. D'ici au 23 mars, les négociations ont toutes les chances de se poursuivre en coulisse. ➔

NI DIEU NI MAÎTRE

Neurologue réputé, membre de l'Académie des sciences, Jean-Didier Vincent est également philosophe. Il est aussi un OVNI médiatique qu'il nous a paru intéressant de rencontrer.

Vous êtes issu d'une famille protestante. En quoi cela a-t-il influencé votre manière de penser ?

J'ai été interne pendant six ans au collège protestant de Guyenne, sur les bords de la Dordogne. Maintenant, je suis athée, mais je garde une fidélité à cette religion qui m'a formé. C'est ce qui a fait de moi un anarchiste, en fin de compte.

Dans quel sens ?

Je prône le refus du pouvoir, de l'État, de vouloir parler à la place des autres. L'anarchie récuse le capitalisme, les pauvres qui paient pour les riches... C'est très généreux. C'est aussi très utopique. J'ai toujours été engagé dans des causes contraires à la classe sociale à laquelle j'appartiens. Mon anarchisme conduit à ne pas avoir d'opinion politique stable. Être du côté des bien-pensants ne me paraît pas être une chose très intéressante. Sans me brimer – je n'ai pas la vocation

Par Lucas Desseigne

du martyr – j'essaie d'être du côté des combats perdus d'avance.

Dans ce style, je sais que vous appréciez Zapata et Pancho Villa. Vous citeriez d'autres figures ?

Mon Panthéon est très mélangé. J'y mets, par exemple, Casanova, un type extraordinaire. C'est un homme libre, un escroc qui est honnête. Il aime les femmes, mais il les aime vraiment, il les aime parce qu'elles sont femmes, pas pour les piller. C'est un voyou, un aventurier, mais il a quelque chose de vertueux, une vertu spinozienne si vous voulez, très réfléchie.

Sur le plan littéraire, je ne mets presque rien au-dessus de Stendhal. Et puis, j'apprécie James Joyce et Robert Musil. Mes références sont toujours un peu des rebelles, des marginaux. Là d'où je viens, en Dor-

dogne, ça a toujours été une grande terre de résistance. Les gens y sont naturellement résistants.

Et vous avez hérité de ce caractère résistant ?

Un tout petit peu ! En même temps, j'aime bien les honneurs, c'est un peu paradoxal. Je les aime avec cynisme, par bravade... Je me conduis en rebelle au cœur de l'institution. Je fais un peu d'entrisme. C'est mon côté trotskiste, bien que je déteste les trotskistes. J'ai été au PSU quand j'étais jeune, ils m'ont gardé trois semaines, parce que j'étais insupportable. Ils ne supportent pas que l'on puisse penser autrement qu'eux. Je hais le sectarisme et l'intolérance.

Puisqu'on parle liberté de penser, vous êtes relativement proche de Frédéric Taddéi...

(Il coupe) On est en train de l'emmerder en ce moment. C'est

ridicule. Il est accusé d'avoir invité ce clown... Dieudonné. Un type comme lui, c'est l'honneur du service public. C'est un honneur du métier de faire parler des gens tels qu'ils sont, même s'il faut les prendre avec des pincettes. Il faut faire attention, quand on est journaliste, à ne pas être trop donneur de leçon. Actuellement, je trouve que la presse se conduit mal. C'est désolant, tout ce bashing, même si tout n'est pas à jeter. Pleinel, par exemple, il est honnête. Mais c'est l'exemple-type du trotskard que je n'aime pas beaucoup, il a des convictions un peu suffisantes. C'est pour ça que je suis anarchiste : je peux être contre beaucoup de choses. Pensez à être anar. Aimez votre adversaire, ne le traitez pas méchamment, mais n'hésitez pas à le dénoncer quand même. Si vous le faites avec esprit, plus ce sera vachard, plus ce sera drôle. ☺

L'AMOUR CÉRÉBRAL

Le 24 janvier dernier, le neurologue girondin tenait une conférence à l'Institut Bernard-Magrez, sur le « cerveau amoureux ».

« Pour faire l'amour, le castor mâle s'assoit sur la femelle. Une femelle castor, c'est donc surtout une chaise confortable ». Le Professeur Vincent aime à vulgariser.

L'amour, c'est beaucoup d'anecdotes cocasses, et quelques grandes vérités scientifiques. La première est simple : l'amour, ça se passe dans le cerveau. Nos sentiments ne viennent ni de notre cœur, ni de notre âme, mais de nos hormones, qui agissent directement dans nos encéphales.

Surtout, pas de distinction entre sexe et amour : c'est la

même chose.

Le désir, lui, est nécessaire à tout état amoureux. Il n'est qu'attente. Il est le sentiment de manque qui précède l'amour. Son moteur, c'est le plaisir attendu de l'acte sexuel.

Mais si l'Homme aime, c'est parce qu'il ressent un « besoin en autre ». Tout comme il a besoin de boire, il a besoin d'aimer. L'Homme est fait pour

les relations sociales, cette sorte de « jeu de miroir » entre deux êtres. Lorsque vous voyez quelqu'un accomplir un acte, vous simulez, inconsciemment, cet acte. De là naît le sentiment amoureux. Et n'y voyez aucune allusion tordue. La science du cerveau ne souffre d'aucune interprétation graveleuse. ☺ Pour en savoir plus : *Biologie des Passions*, Odile Jacob, 1986.

LES FUMEURS SONT DES CAMÉLÉONS

Le prix des cigarettes augmente. Pourtant, des irréductibles résistent encore. Ces fumeurs suivent la stratégie du caméléon et adaptent leur consommation au gré des augmentations de prix et de la législation. Gare à l'étouffement.



Tristan Nitot via Flickr

Bouter la cigarette hors de Gaule à grands coups de redevances. C'est une des options dévotées par la France pour combattre le tabagisme.

Et à première vue, cela fonctionne. Le prix du paquet de cigarettes, déjà taxé à 80%, augmente année après année sous la pression des fiscalistes. Le 6 janvier, la dernière hausse a porté à 7 euros (+ 20 centimes) le prix du paquet de Marlboro. Un record.

La vente de cigarettes, elle, est en chute libre. Moins 8% en 2013. Quatre milliards de cigarettes de moins ont été vendues l'an passé ! À première vue, cela fonctionne... À y regarder de plus près, les choses ne sont pas si simples. Derrière la baisse, différentes réalités se profilent. De nombreux fumeurs préfèrent changer leurs habitudes pour ne pas se sevrer.

VAPOTER PLUS POUR FUMER MOINS

Parmi eux, les « branchés » auront à coup sûr opté pour la cigarette électronique. Design et, paraît-il, moins nocive que la clope classique, l'e-cigarette bénéficie depuis peu du soutien de la Haute Autorité de santé qui la classe parmi les bons moyens pour arrêter de fumer. À la fraise, à la framboise ou au chocolat, avec ou sans nicotine, l'e-cigarette est donc en toute logique la révélation de l'année 2013. En l'absence de réglementation, les boutiques spécialisées pullulent. Une trentaine d'entre elles a vu le jour à Bordeaux en 2013. L'impact de cette cigarette dernier cri sur la vente de tabac reste pourtant limité, si l'on croit Pascal Montredon, président de la Confédération nationale des buralistes. Il faut dire que plus des deux tiers d'entre eux

Par Youshaa Hassenjee

commercialisent d'ores et déjà l'objet et « qu'ils seront bientôt 100% » dans ce cas.

FUMAR MATA

Les « vieux de la vieille », eux, ne vapotent pas. Ce sont des fumeurs, des vrais. Leur combine ? Mettre la main à la pâte. Rouler soi-même ses cigarettes pour économiser. La vente de tabac à rouler, à tuber ou à piper a augmenté de 2% l'an passé. Elle atteint 13% des parts de marché. Pas sûr, pourtant, que la stratégie perdure. Le prix du tabac à rouler progresse plus rapidement que celui des cigarettes traditionnelles (+ 50 centimes en janvier 2014). Restera alors la possibilité de surfer sur les contradictions législatives des pays de l'Union européenne. Les « routards » ne s'en priveront pas. Pour rapporter des cigarettes bon marché d'un autre pays de l'Union, nul besoin d'entrer dans l'illégalité. Depuis mars 2013 et la condamnation de la France devant la Cour de Justice de l'UE, chaque Bordelais (mais aussi Lillois, Stéphanois et même Marseillais) est autorisé à rapporter dix cartouches de ses voyages en Espagne. Un potentiel de 500 paquets pour une voiture de tourisme cinq places !

ACHERER SUR INTERNET

Hervé-Dominique tient un bureau de tabac à Bordeaux. Lui ne semble pas inquiété par la concurrence des cigarettes espagnoles. « Les vrais fumeurs sont accrocs à une marque et ils s'en rendent vite compte. Or, les cigarettes vendues de l'autre côté de la frontière ne sont pas conditionnées exactement de la même façon », explique t-il.

Pour lui, c'est bel et bien le prix du tabac qui pose problème. Les hausses de prix favorisent la vente sous le manteau ou sur Internet via des sites installés

à l'étranger. La lutte contre les marchés illégaux est primordiale. Ils représenteraient 20% à 25% des ventes selon la Confédération nationale des buralistes. ➔

3 QUESTIONS À... HERVÉ-DOMINIQUE ROUSSARIE

Hervé-Dominique Roussarie tient un bureau de tabac à Bordeaux, dans le quartier des Capucins. Il raconte l'évolution de son quotidien au rythme des augmentations de prix.



Comment réagissez-vous face aux hausses de prix successives ?

Vous savez, je suis buraliste depuis le mois d'octobre 1990. À l'époque, c'était déjà la guerre entre l'État et l'industrie du tabac. Le prix des cigarettes augmentait deux fois par an. Une fois en été, une fois en hiver. Pour se défendre, les compagnies de tabac avaient créé les paquets de 10 cigarettes, mais quelques mois plus tard, une loi en a interdit la fabrication. Les paquets de dix étaient accusés d'encourager les jeunes à fumer. Aujourd'hui, l'État préconise d'arrêter de fumer, mais touche 80% du prix des paquets. C'est une vaste hypocrisie !

Économiquement, comment se répercutent ces hausses sur votre commerce ?

En termes de chiffre d'affaires, la baisse est difficilement identifiable. Il faut savoir que nous ne sommes que peu commissionnés sur le tabac [NDLR : 8,64 % sur le prix

d'un paquet de cigarettes]. On gagne davantage sur les confiseries et les autres produits dérivés. Or, plus le tabac va être cher, moins les gens vont acheter autre chose. Le chiffre d'affaires ne va pas forcément baisser, mais on aura moins de marge.

Si vos enfants ouvraient un bureau de tabac, que leur diriez-vous ?

De se diversifier. Si on veut s'en sortir dans ce métier, il faut faire autre chose. Moi, je me suis mis à faire un peu de librairie. Les gens savent que je suis un gros lecteur et ils viennent me demander conseil. D'autres collègues ont créé des espaces où l'on boit du café. Après, il y a aussi la cigarette électronique. Les ventes ont décollé parce qu'il y a eu l'intérêt de la nouveauté et que quelques médecins ont dit que c'était moins dangereux. Mais à mon avis, ça n'est qu'un ersatz. Ça ne remplacera absolument pas la « clope ».

CRASH MYSTÉRIEUX EN TERRE DE VIN

Le Fronsadais, autrefois paisible terre viticole à quelques kilomètres de Libourne, n'en finit plus de s'interroger sur les raisons du drame survenu, quelques jours avant Noël, au Château de La Rivière. Le multimilliardaire chinois, nouvel acquéreur du domaine, son fils de douze ans, son conseiller financier et l'ancien propriétaire du château ont perdu la vie à bord d'un hélicoptère qui s'est abîmé dans la Dordogne, au lendemain de la signature de vente. Avarie technique, erreur humaine, sabotage voire malédiction, les pistes s'enchevêtrent et le mystère reste entier. Récit d'une tragédie au cœur du vignoble bordelais.

Jeudi 19 décembre, l'heure est à la fête. Lam Kok, multimilliardaire chinois président du groupe *Brilliant* spécialisé dans l'exploitation de plantations de thé dans le Yunnan et l'hôtellerie de luxe, vient de parapher le contrat qui le déclare nouveau propriétaire du Château de La Rivière, joyau du vin bordelais. Une consécration pour ce riche investisseur, littéralement tombé amoureux du domaine. Pour l'occasion, lui et sa femme invitent James Grégoire, ancien propriétaire, et ses proches à célébrer l'heureux événement dans un des plus illustres restaurants de Saint-Emilion, l'Hostellerie de Plaisance. Le dîner est joyeux. Durant la soirée, on prépare la passation des pouvoirs et la conférence de presse prévues le lendemain au château.

UN HOMME APPRÉCIÉ

James Grégoire, 65 ans, patron du premier fabricant mondial de machines à vendanger, est un homme respecté dans le monde viticole. Il rachète en 2003 la propriété pour presque huit millions d'euros. Le précédent propriétaire, Jean Leprince, bras droit de François Pinault, s'est tué dans un crash à bord de son Cessna, un avion de tourisme, un an auparavant. Après dix ans à la tête du châ-

Par Colin Pradier

teau, James Grégoire souhaite lever le pied. Sa rencontre avec Lam Kok le décide à céder son bien. Le projet de « *créer un haut-lieu d'échanges culturels autour du thé et du vin* » le séduit. Le 20 décembre, l'ensemble du personnel et de nombreux journalistes sont conviés pour un déjeuner officialisant la passation des pouvoirs dans les jardins du château. Monsieur et Madame Kok sont présentés à leurs nouveaux employés. En cadeau, chacun reçoit du thé haut de gamme produit par le groupe *Brilliant*.

Le moment est solennel et beau, même si les employés sont profondément tristes de quitter leur patron « *humble, généreux et humain* ».

Le ciel est dégagé et le soleil miraculeusement enveloppant. Les invités trinquent. Pour James Grégoire et sa femme, c'est aussi l'heure de dire adieu à ce lieu qu'ils choient depuis dix ans. À la fin de la cérémonie, ils partiront pour s'installer dans leur nouvelle maison à Royan. Les voitures sont chargées et n'attendent plus que le départ.

Le déjeuner se termine. Avant de partir, James Grégoire veut offrir un cadeau aux nouveaux propriétaires. Il propose un tour en

hélicoptère à la famille Kok et à Peng Wang, conseiller financier du groupe *Brilliant* et professeur à l'Inseec, une école de commerce à Bordeaux. Madame Kok décline l'invitation, elle a peur. Cet hélicoptère, c'est celui de M. Grégoire, son « *bébé* » depuis 15 ans. Un Robinson R44 jaune et noir. L'appareil a été révisé deux jours plus tôt par une société spécialisée d'Angoulême. James Grégoire compte plus de sept cents heures de vol à son actif en tant que pilote. « *Il prenait toujours grand soin de son hélicoptère, il était extrêmement méticuleux* » déclare Xavier Buffo, directeur général du château.

James Grégoire s'installe au poste de pilote, Lam Kok prend place à sa droite. Derrière sont assis Peng Wang et le fils Kok âgé de douze ans.

Avant le décollage, M. Grégoire entame les procédures habituelles de vérification de sécurité. « *Il est resté de longues minutes à faire sa check-list, toujours très minutieusement ; il n'était pas du genre à prendre des risques* », raconte Virginie, assistante commerciale au domaine et présente le jour des faits.

UN VOL DE ROUTINE

L'appareil décolle. Le vol doit durer dix minutes. Le trajet prévu est celui qu'emprunte toujours M. Grégoire pour faire découvrir cette région qu'il aime tant : sur-

vol de Saint-Emilion, passage au dessus de la Dordogne et retour au château.

Vingt minutes plus tard, les secours sont alertés par plusieurs témoins du voisinage. Ils ont vu un hélicoptère en difficulté et ils ont entendu une déflagration. Ici, tout le monde connaît James Grégoire et sa passion pour son R44. Souvent, il est vu dans son appareil jaune et noir pour aller chercher des clients à Bordeaux pendant le salon *Vinexpo* ou pour rendre visite à sa famille. Les pompiers appellent tout de suite Xavier Buffo pour s'assurer qu'un vol est bien parti du château. Il confirme. On lui apprend le drame. Le directeur général, anéanti, a la lourde tâche d'annoncer la nouvelle aux familles et aux employés. Une chape de plomb s'abat sur le rayonnant Château de La Rivière.

DE GROS MOYENS DÉPLOYÉS

Très vite, les recherches débutent. Une trentaine de gendarmes sont envoyés sur place accompagnés de plongeurs et d'un bateau équipé d'un sonar. Le tumulte de la Dordogne, sujette à des courants contraires et puissants, rend les investigations délicates. Les eaux sont quadrillées vingt kilomètres en amont et en aval du point de chute supposé de l'appareil.

A 22h, les gendarmes sont for-



Près de 30 millions d'euros auraient été investis par la famille Kok pour l'achat de la propriété.

AFP ImageForum / MEHDI FEDOUACH



Collin Pradier

mels ; ils ont identifié la carcasse de l'hélicoptère gisant par sept mètres de fond. A bord, ils découvrent le corps d'un des passagers. Le fils de la famille Kok. Peut-être était-il le seul attaché à son siège ? Malgré l'infinie tristesse, Madame Kok déclare qu'elle reprendra les rênes de l'entreprise de son défunt mari.

APRÈS L'EFFROI, LE TROUBLE

La veille de Noël, vingt moines bouddhistes venus de toute l'Europe arrivent au château pour une cérémonie de bénédiction du site. Une tradition chinoise. Certains y verront une purification. La rumeur du « château maudit » enfle et fait les choux gras de la presse. La sinistre coïncidence de la mort de trois propriétaires dans un crash aérien demeure, il est vrai, surprenante.

Le château est aussi un lieu propice aux fantômes. Bâti en partie en 1570 par Gaston de Lisle, ancien maire de Bordeaux, sur les restes d'une butte féodale érigée par Charlemagne au VIII^e siècle, l'édifice est finalement restauré par Viollet-Le-Duc au XIX^e siècle. Juché en haut d'une colline sur laquelle courent les pieds de vigne et les arbres centenaires, le château surplombe la vallée de la Dordogne. Il a la majesté d'un château de conte de fées. L'aura mystérieuse de tous les monuments marqués par l'Histoire.

Sous l'édifice, serpentent 8 hectares de labyrinthes creusés dans la roche. Une ancienne carrière dont les moellons ont servi à bâtir, entre autres, le Grand Théâtre de Bordeaux.

UNE ENQUÊTE LONGUE

Le colonel Réty, commandant du groupement de Gendarmerie de la Gironde et transfuge du GIGN est en charge de l'enquête. Le BEA, organisme spécialisé dans l'analyse des accidents aériens, étudie l'épave de l'hélicoptère extirpée des eaux. Le colonel attend beaucoup des résultats que fournira l'organisme, « le problème c'est que l'enquête peut prendre un an ! », assure le gradé. « James Grégoire a payé de sa vie d'avoir voulu vendre à un étranger son domaine viticole dix jours exactement après notre avertissement ». Cette phrase, extraite d'un courrier envoyé début janvier au Midi Libre, proviendrait du Comité d'Action Viticole, un collectif de vignerons du Sud-Est qui aurait souvent recours aux actions violentes. Cette revendication n'est pourtant pas jugée plausible par les enquêteurs. « Cette lettre mentionne un avertissement... sauf qu'il n'y en a jamais eu. Ce collectif, s'il est l'auteur du courrier, a juste surfé sur l'évènement pour faire parler de lui », explique le colonel Réty.



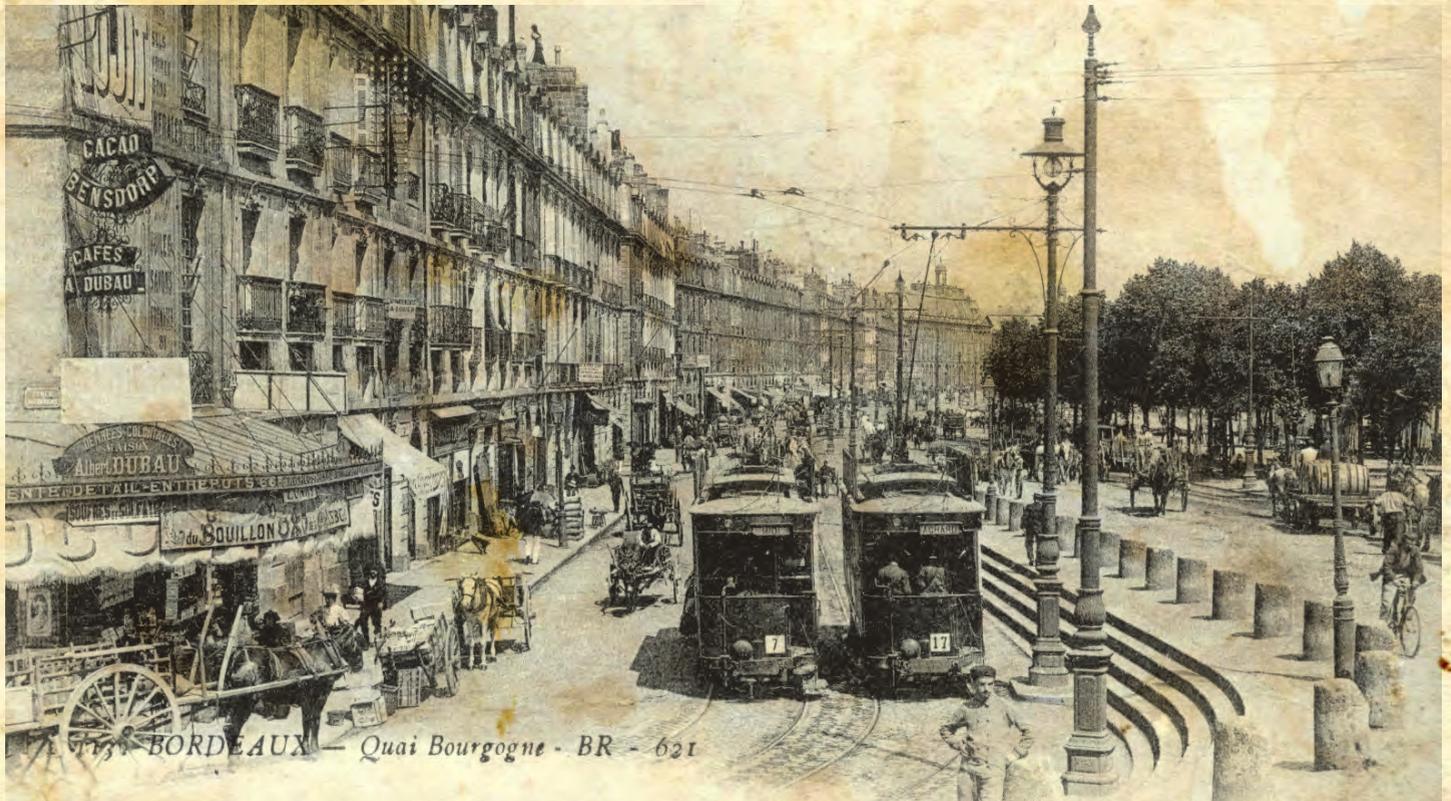
Les corps de Peng Wang et James Grégoire ont été retrouvés le 11 et le 30 janvier à 10 kilomètres en aval du lieu de l'accident.

AFP ImageForum / MEHDI FEDOUACH

Alors, quelles pistes envisager pour corroborer la thèse de l'accident ? Une panne de carburant est évoquée comme cause probable même si les experts du BEA rappellent qu'« une catastrophe aérienne est toujours consécutive à un enchaînement de facteurs, jamais le fait d'une cause isolée ». Chose troublante, cette piste aurait été évoquée et diffusée par l'entreprise d'Angoulême qui avait réalisé la révision de l'hélicoptère. Stratégie de diversion ? Un problème technique ou une défaillance du pilote sont au-

jourd'hui les pistes privilégiées. « M. Grégoire était en bonne santé ; il a été hospitalisé début 2013 à son retour d'Afrique car il fallait qu'il se débarrasse d'une bactérie qui l'avait beaucoup affaibli, mais depuis tout allait bien », déclare Xavier Buffo. Les résultats de la pré-enquête aideront sans aucun doute les experts à étayer leurs conclusions. Les familles et les proches les attendent impatiemment. Pour qu'enfin se taisent les rumeurs qui continuent d'agiter le landerneau bordelais. 🐞

LE JOURNAL DE 1914



LA TÊTE DANS LES NUAGES, L'ESTOMAC DANS LES TALONS

Dans chaque numéro d'Imprimatur, nous revenons sur un moment de la vie en Gironde il y a cent ans. Cette semaine, promenade temporelle entre le 26 et le 31 janvier à partir des archives de *La Petite Gironde*, le quotidien local de l'époque.

Lundi 26 janvier 1914, Bordeaux n'a plus froid. La vague de très basses températures est passée, mais on grelotte encore dans le Midi et dans le Nord. Pourtant, les Bordelais ne sont pas au bout de leur peine : le climat hivernal donne faim. Les prix se sont envolés, les ménagères « mieux renseignées que leurs maris » répètent qu'elles ne peuvent plus rien acheter, tout est trop cher. Le froid a gelé les primeurs du Midi et la terre du Sud-Ouest ne produit plus rien. Aux Halles centrales de Bordeaux, le paquet de carottes est passé de 80 centimes l'année précédente à un franc 23 ces jours-là, la douzaine de choux de 2 francs à 3 fr 50. Il n'est plus possible de trouver un poulet à moins de 2 francs. Une association de charité, l'*Œuvre des enfants*, lance un appel aux dons pour pouvoir recueillir ceux que leurs parents ne peuvent plus nourrir.

Par Héléne Lompech

Autre inquiétude de type gastronomique, celle des vigneron. Le projet de *loi des Appellations d'Origine*, présenté en 1911 au lendemain de la révolte des vignerons de Champagne, commence à déclencher des réactions parmi les quelque 57 880 propriétaires déclarant des récoltes dans la Gironde. Cette loi vise à mettre fin à la délimitation judiciaire des appellations de provenance des produits. On en reviendrait à des usages locaux, contrôlés par les registres des négociants. Pour le président de la société d'agriculture du département, M. Audebert, pas de quoi s'alarmer, cette forme de contrôle est « réclamée depuis bientôt vingt ans par les viticulteurs de la Gironde ». Pourtant, d'après le maire de Listrac, M. Cantegril, les domaines seraient en train d'être répartis en nouvelles sous-régions. Cela défavoriserait

ceux ne bénéficiant plus des appellations prestigieuses, lesquelles ont « profité de l'énorme publicité commerciale qui a été faite pour écouler nos vins ». Deux syndicats se disputent déjà devant les tribunaux pour une « marque ». La loi restera en suspens du fait de la guerre.

L'ANTIDÉPRESSEUR GARROS

Heureusement, tout n'est pas noir pour les Bordelais qui se passionnent pour l'événement de la semaine : la présence de Rolland Garros dans la ville. Le célèbre aviateur a déjà assuré le spectacle le dimanche précédent à l'hippodrome de Talence, dans « ce ciel qui, hier encore, semblait à la fois immensément ouvert et hermétiquement impénétrable ». Looping, plongeon sur la foule, le public exulte. Des « élégantes Bordelaises » à l'« énorme masse noire » des « populaires », ils s'étaient déplacés en masse pour l'occasion. Quatre « insoumis à la

loi militaire », alors enfermés à la caserne Xaintrailles, avaient même projeté une évasion afin d'assister à la démonstration. Ils ont réussi, mais trop tard pour le spectacle.

Garros, ravi de l'accueil des Bordelais, leur donne une deuxième chance. Il décide d'offrir à ses fans un match avec son « camarade » Audemars, le dimanche suivant. *La Petite Gironde* prévient ses lecteurs : les tramways fonctionneront en service spécial, mais ils avaient été pris d'assaut la dernière fois et les milliers de spectateurs n'avaient pas pu arriver à Talence, ou seulement après le début du spectacle. Le journal appelle à prendre ses précautions.

Les tramways, au cœur de la vie bordelaise, sont toujours l'objet de débats. Cette semaine, c'est une enquête du préfet de la Gironde qui alimente les discussions. Il pose la question de la suppression des arrêts à volonté pour les tramways reliant Bordeaux aux autres communes. Il voudrait les remplacer par des arrêts fixes ou facultatifs, comme c'est déjà le cas à l'intérieur de la ville. « *Le seul moyen, d'après le Conseil municipal, qui permette de bénéficier aussi complètement que possible des avantages de la traction mécanique.* »

Malgré le succès grandissant de l'aviation, les Girondins restent donc terre-à-terre. Même si pour l'instant, la leur est en cours de dégel. ☞

EN AVANT L'ACTU !

Ils sont gentils, ils sont souriants. Ils sont surtout cyniques.
Les *Playmobil* nous livrent les clés de l'info. De leur info.



JULIE LESCAUT, C'EST FINI. MAINTENANT, VÉRONIQUE GENEST FERRE DU BROCHET AVEC SON AMI LE PEN. POUR EN FAIRE DES QUENELLES ?



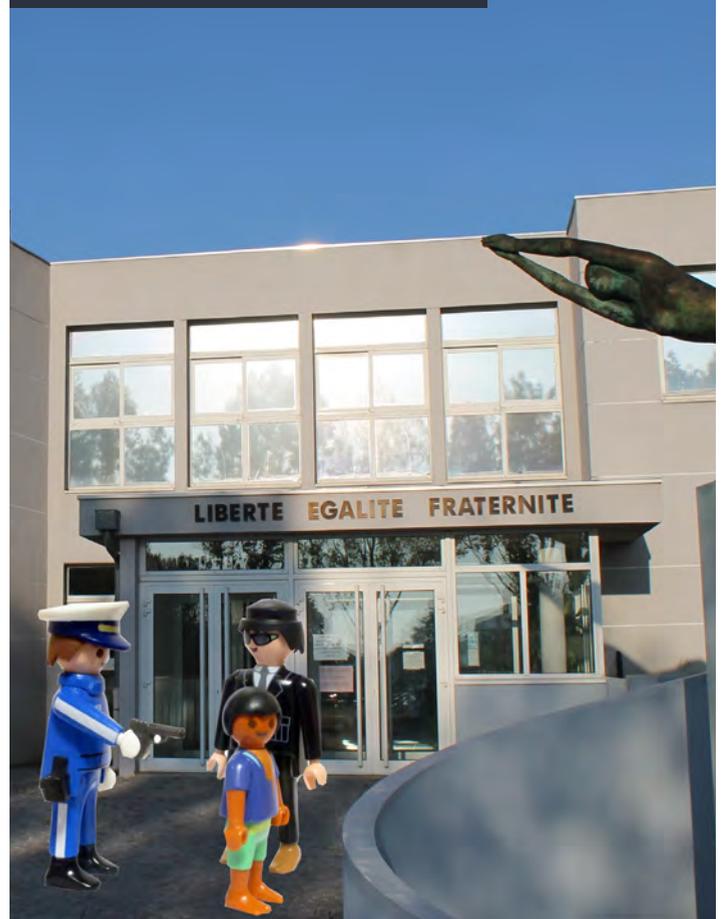
GAME OF THRONES À BORDEAUX. JUPPÉ A LES CARTES EN MAIN.

Par Vaihere Tauotaha
Lucas Desseigne
et l'ensemble de la rédaction.
Remerciements à Roman



SPORTS DIVERS. SCHUMI A CASQUÉ, MAIS IL VA MIEUX.

VALLS AVEC BACHIR. MEILLEUR ÉLÈVE DE SA PROMO, LE MINISTRE DE L'INTÉRIEUR A MULTIPLIÉ SA MOYENNE D'EXPULSIONS PAR DEUX.

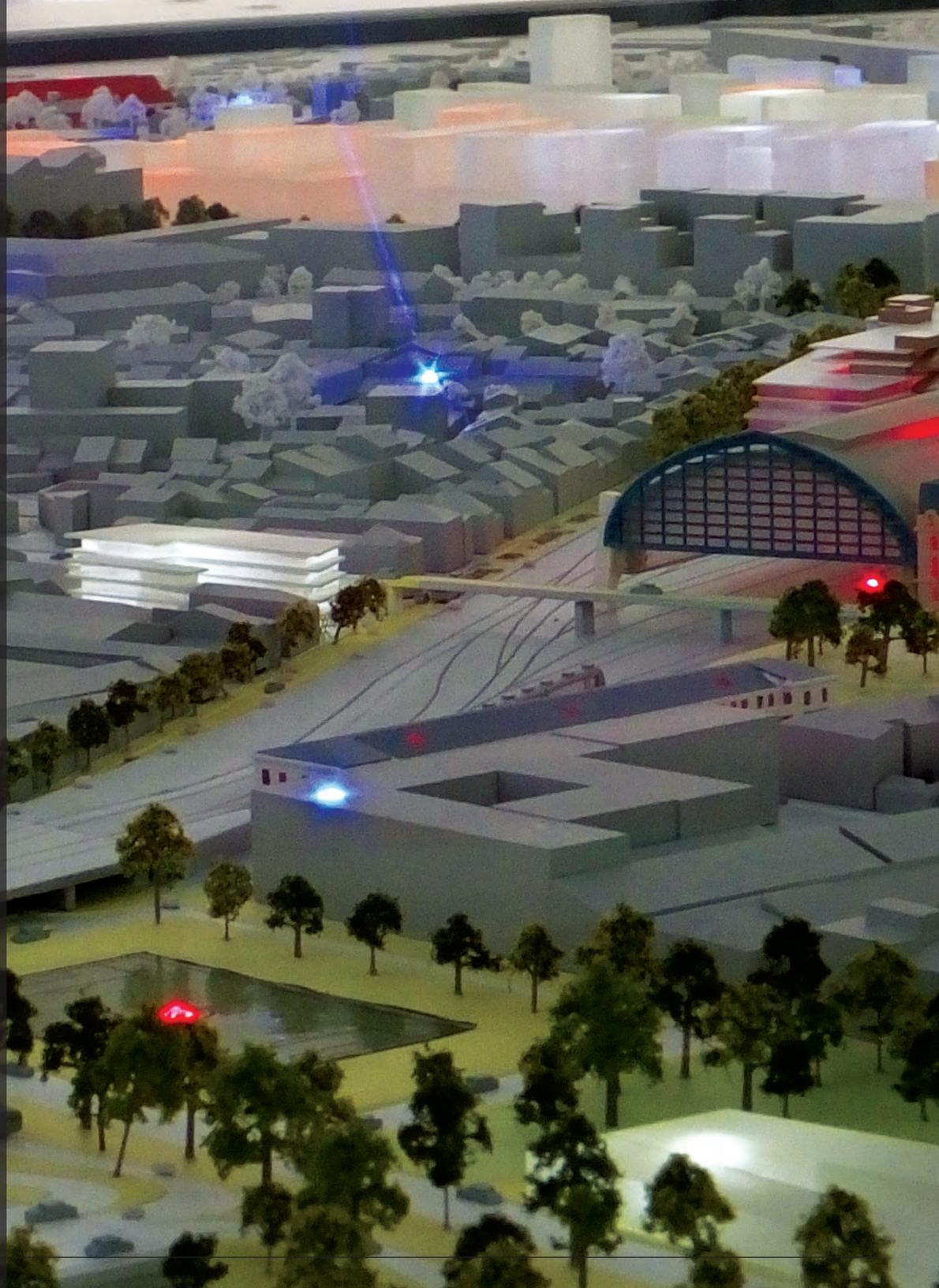


BELCIER : UN INQUIÉTANT CENTRE D'AFFAIRES ?

Is vivent et travaillent à Belcier, un quartier considéré comme « *délaissé* » pour certains, « *tranquille* » pour d'autres. Le projet Bordeaux Euratlantique devrait en faire un lieu « *cosmopolite de gare TGV* », ce qui inquiète les habitants comme les riverains. Qu'en pensent ces hommes et ces femmes qui vivent au quotidien dans cette fraction de la cité bordelaise ? *Imprimatur* est allé chercher des réponses.

Textes et photos

Par Vaihere Tauotaha



LIONEL SAN JOSÉ, 58 ANS

propriétaire de discothèque

« J'ai été me renseigner à la Maison du projet et je suis tombé sur quelqu'un qui n'a pas su me répondre. Donc, je me demande ce que l'on va devenir. Je suis inquiet. Je fais partie des propriétaires de discothèques et on ne sait pas ce qu'ils comptent faire de notre zone. Des commerces, des habitations ? Déjà qu'actuellement le marché n'est pas florissant. Et puis, il faut quand même se rappeler qu'à la base, c'est Monsieur Juppé qui a voulu que les quais de Paludate soient le secteur des activités nocturnes à Bordeaux. Maintenant il veut faire autre chose. »

**ALINE PURIVATRA, 70 ANS**

résidente

« C'est plutôt positif. Ça fait toujours un petit peu peur quand on voit le nombre de voyageurs qui va arriver à la gare, mais enfin, on espère qu'il va y avoir des aménagements pour protéger les habitants de ce surcroît d'activité. On nous dit qu'il est hors de question de toucher au centre de Belcier, donc pas de démolitions de prévu, ça ne devrait pas beaucoup bouger. Je pense que le quartier restera toujours le petit quartier-village qu'il a été depuis toujours. »

**CHARLOTTE DESFONTAINE, 35 ANS**

résidente

« Ce qui s'annonce, c'est un petit peu flou. On nous montre beaucoup de maquettes. On a l'impression qu'elles changent souvent en plus ; c'est un petit peu effrayant. On a peur que les bâtiments soient rasés, que des grands buildings soient construits. On a peur de perdre l'âme du village qu'on a à Belcier. Mais il faut aussi voir le côté positif. Le développement de la ville et l'arrivée de grandes sociétés, ça peut être bon pour nous. Je pense qu'une politique de l'emploi va être mise en place. »

**PIERRE CASTAY, 30 ANS**

pharmacien

« Ça ne peut être qu'une bonne chose pour un quartier qui a été longtemps abandonné. Ici, il y a pas mal de zones délabrées. Ce serait intéressant qu'il y ait des terrains qui soient construits et qui retrouvent une certaine activité. Pareil pour les quais de Paludate. C'est un lieu qui vit la nuit et en faire un lieu qui bouge le jour, avec des activités de bureaux et des activités de commerce, je trouve ça vraiment bien. »



LES FILLES DU STADE, MIRACLE PERMANENT



Elles étaient quatre en septembre. Aujourd'hui, les footballeuses du Stade bordelais forment une équipe compétitive. Plongée au cœur d'une aventure humaine inespérée.

Dix-neuf heures trente. Nuit noire sur Le Bouscat. Derrière l'immense magasin Jardiland, le terrain de football s'éclaire. Malgré la pluie battante, le parking se remplit. Au compte-gouttes. Florent Torregaray, l'entraîneur, est le premier arrivé. Sourire franc, accent prononcé, la démarche sportive. « *Mes potes se foutent de ma gueule. Ils me disent : « Mais qu'est-ce que tu fous à entraîner des filles ? »* », lâche, dans un éclat de rire, l'ancien rugby-man professionnel. Derrière lui, elles arrivent. Étudiantes, auxiliaires, éducatrices spécialisées, lycéennes, vendeuses. Le soir venu, deux fois par semaine, elles chaussent leurs crampons. Cendrillons modernes. « *Je louperais l'entraînement pour rien au monde* », confie Adeline, 29 ans, et déjà en tenue. Elle n'est pas la seule. Ce soir encore, elles sont

Par Alvin Koualef

treize. Venues directement après le boulot. D'autres ont laissé enfants, petit-ami ou cocon familial pour s'évader sur le terrain de football boueux du Bouscat.

UNE DRÔLE D'ALCHIMIE

Sur la pelouse, le froid est gercant, coupant. En survêtement, quelques joueuses gardent leur veste de ville pour démarrer l'échauffement. Premiers pas hésitants, le corps est rigide, glacé par l'hiver. Après quelques minutes de jeu, les rires réchauffent la pelouse. Les projecteurs du stade éclairent les visages embués et les bouches, tordues par la concentration et les sourires. Dans le jeu, c'est approximatif. La technique est aléatoire, les ballons sortent souvent des limites du terrain. La gestuelle semble compliquée pour certaines. « *Je suis une brêle, j'arrive pas à frap-*

per », rigole Faustine après une frappe un peu molle. Elle a commencé à jouer au football en septembre. Elle découvre. « *J'avais déjà fait du sport avant, mais j'avais envie de changer. J'ai des copines ici. D'ailleurs, si je suis là, c'est surtout parce qu'on est ensemble* », détaille la brune de 23 ans, qui tient un dressing à Pessac. L'équipe ressemble à un petit prodige. Elles n'étaient qu'une poignée de joueuses, début septembre. Et le championnat démarrait à la fin du mois. Pour rassembler une équipe, aucun secret : le bouche-à-oreille. « *Chacune a appelé des copines, des cousines, des connaissances qui pouvaient être intéressées*, raconte Nata-

cha Berton, ancienne professionnelle et créatrice de l'équipe. *Si bien qu'on a pu jouer le premier match* ». Plus qu'une addition de joueuses pour remplir la feuille de match, l'équipe est une osmose. Une alchimie inex-

plicable. Elles sont devenues amies en-dehors du terrain. Parfois, elles sillonnent les bars, sortent ensemble ou regardent des matchs. Une

cohésion qui transpire sur le terrain, lorsqu'il s'agit de battre l'adversaire. « *C'est super ce qui se passe dans l'équipe. On a la chance d'être décalés, par rapport aux autres clubs et on vit super bien ensemble. C'est génial* », s'enorgueillit Florent Torregaray, le coach. Si l'unité fait leur force, c'est aussi parce que

**« Mon père
voulait pas trop
que je fasse du
foot ! »**



Alvin Kouatéf

beaucoup n'ont pas eu la chance de jouer au foot avant.

LE FOOT, C'ÉTAIT POUR LES GARS

« Moi, mon père voulait pas trop que je fasse du foot ! ». Alors à 18 ans, Maryna franchit le pas. Elle quitte les tatamis pour les pelouses vertes. Elle tape « football féminin Bordeaux » sur Google. Clic. Ça sera le Stade bordelais, qui monte une équipe de foteuses. « Je ne voulais pas d'une équipe déjà construite. Et puis, j'en avais marre de faire du sport toute seule ». Ni une ni deux, elle part s'acheter des crampons et se présente devant ses parents. « Ils ont été surpris quand je suis arrivée en tenue. Ils ont trouvé ça bizarre, mais ils n'ont rien dit », se rappelle celle dont le petit-ami l'a « encouragée à faire du foot ». Sur le terrain, elle porte un sweat avec le numéro 9 collé au dos. Queue de cheval en place, légèrement maquillée, elle se débrouille plutôt bien, balle au

pied. « Petite, je jouais beaucoup au foot dans la rue. En fait, j'étais un peu garçon manqué », confesse Maryna. Difficile à croire tant elle est coquette à la ville.

Comme Maryna, elles sont plusieurs à découvrir les joies du ballon rond. Des passionnées de longue date, mais qui n'ont jamais eu l'opportunité de mettre le pied à l'étrier. Natacha, 32 ans, a aussi commencé le football en septembre. Même si elle a « toujours aimé ça », elle n'a jamais été encouragée à s'inscrire dans un club. « Le foot, quand j'étais plus jeune, c'était pour les gars. »

PROLONGER LE PRODIGE

Cette frustration de ne pas « avoir eu le droit » transpire sur le terrain. Elles sont brouillonnes, mais appliquées. Pleines d'envie. Elles courent partout, dans tous les sens. Souvent plus proches du jeu de cour de récréation que du match de Ligue des champions. Pourtant, elles sont deuxièmes du classement. Même

ENTRETIEN

Natacha Berton a 35 ans. Ancienne footballeuse professionnelle, elle est à l'origine de l'équipe de football féminin du Stade bordelais.

Il y a beaucoup d'images qui circulent sur le football féminin : forte homosexualité, garçons manqués, « camionneuses ». Comment vous l'expliquez ?

Il y a quelques clichés qui sont justifiés. L'homosexualité dans le sport féminin est une réalité. J'ai connu des équipes de football où on était quatre hétéros sur seize joueuses. Elles ne se cachaient pas, et c'était normal. Mais sur l'image esthétique... Personne ne regardait du football féminin à cette époque, donc l'idée, c'était de dire : « elles font un sport de mec, elles sont des mecs ». Aujourd'hui, des matchs de féminines passent à la télé. Elles sont belles et en plus, elles jouent bien !

Vous jouez au foot depuis l'âge de 5 ans. C'était comment, le football féminin, il y a 30 ans ?

C'était très amateur. Très marginal aussi. On a beaucoup de remarques, même si je ne m'arrêtais pas à ça. On m'a déjà dit, quand j'arrivais sur le terrain : « alors, on mange quoi ce midi ? » Mais c'était les mentalités de l'époque. Le problème, quand t'es une fille, c'est que tu devais toujours montrer que tu méritais d'être là, que tu avais le droit de jouer au foot. Aujourd'hui, c'est encore le cas, mais beaucoup moins.

Qu'est-ce qu'il manque au football féminin pour rattraper le retard sur les hommes en termes de popularité ?

On est parti avec énormément de retard ! Mais petit à petit, on se rattrape. C'est déjà plus médiatisé. Les clubs français marchent, l'équipe de France aussi. Et puis,

on ne va pas se le cacher, ça aide quand l'équipe des gars fait des mauvais résultats et les filles, des bons. Mais il y a encore de grands efforts à faire. Par exemple, pour la Ligue d'Aquitaine, il y a un encadrant pour les filles. Et dix pour les garçons. Il y a aussi des clubs masculins qui refusent d'accueillir une équipe de filles. C'est con.

Ce n'est pas trop compliqué de monter une équipe de foot féminin à Bordeaux ?

Au Stade bordelais, on a eu la chance d'avoir un président impliqué sur la question du foot féminin. J'ai donc repris l'équipe qui s'est dissoute avant l'été. Je suis partie de zéro. J'aime être sur le terrain, avec les jeunes et encadrer les nouveaux venus. La mairie nous verse une subvention aussi. Heureusement qu'on ne compte pas sur les Girondins de Bordeaux, qui refusent d'avoir une équipe féminine !

Propos recueillis par A.K.



Alvin Kouatéf

si c'est la plus faible division du département, ça ressemble à un petit exploit. « On a deux ou trois joueuses expérimentées pour encadrer techniquement les nouvelles », explique Natacha Berton, ancienne professionnelle de football et pièce maîtresse de l'équipe. De 16 à 36 ans, les joueuses débutantes se sont même prises au jeu de la compétition. Rigolardes à l'entraînement, elles deviennent compétitives quand elles affrontent une autre équipe. « J'ai pris goût à la

compétition, à la gagne. Surtout, je n'aime pas perdre », sourit Maryna. À la fin de l'entraînement, les filles traînent, elles bavardent. De leurs boulots, des chaussures à talon que confectionne Laëtitia. Elles se chambrent, le coach en rajoute une couche. Explosion de rires. Elles prévoient leur prochain match, le déplacement, la logistique. C'est décidé : elles pique-niqueront ensemble, deux heures avant le coup d'envoi. Histoire de prolonger le miracle. 🐾

LES PARAPLUIES ONT 50 ANS

Les Parapluies de Cherbourg, le film de Jacques Demy, fête ses 50 ans. Imprimatur revient sur sa genèse, pour le moins mouvementée.

Nous sommes au début de l'année 1961, et Jacques Demy met le point final à son scénario

Par Mathieu Demaure

intitulé *L'infidélité ou les parapluies de Cherbourg* : une histoire d'amour brisé, deux amants, Geneviève et Guy, séparés par la guerre d'Algérie. Il le transmet alors au compositeur Michel Legrand, avec qui il vient de collaborer sur deux films. Amis depuis un an, tous deux partagent une passion pour la comédie musicale hollywoodienne. Michel lit le script trois fois et s'extasie : « *Il y a dans le sujet et les dialogues une dimension profondément*

musicale. » Il convainc Jacques de faire chanter les comédiens dans certaines scènes, comme celle de la séparation des amants sur le quai de la gare. Pendant une dizaine de jours, les deux partenaires essaient de trouver des thèmes, en vain. « *Rien ne fonctionnait : la jointure entre le parlé et le chanté nous semblait artificielle, proche de l'anomalie.* » Demy propose alors de trancher : « *Puisque cette transition nous gêne, faisons le film soit entièrement parlé, soit entièrement chanté.* » Michel s'enthousiasme

à cette idée : tout chanté. « *Un musical d'un genre nouveau.* » Le duo se met au travail. Pendant six mois, Michel Legrand tente, tapote, pianote, mais ne trouve pas d'idées. Jacques désespère et commence à réfléchir à une solution alternative. Le week-end du premier novembre, ils se rendent tous deux sur l'île de Noirmoutier, où Jacques partage une propriété avec Agnès Varda, sa compagne. L'entrepreneur du coin leur prête le piano du patronage, « *un cadre de fer au son absolument dégueulasse* ». Là, Michel met en musique



quelque chose qui fonctionne : la scène de la bijouterie. « *Nous sommes dans une situation difficile, Geneviève est grande et m'aide de son mieux...* » Jacques s'exclame : « *Michel, je crois que c'est ça ! Les mots et la musique semblent couler de source.* » Legrand jubile à son tour. « *C'est comme une bobine de fil : j'avais trouvé le bout, il ne restait plus qu'à tirer.* » Jacques et Michel se voient tous les jours, le plus souvent à Paris, rue Daguerre, dans le XIV^e arrondissement. Lorsque les paroles n'épousent pas complètement un thème, Jacques les adapte. « *Nous n'avons jamais rien créé l'un sans l'autre...* » Les deux amis commencent à écrire le film durant l'hiver 1961-1962. Puis vient la question du financement.

UNE PRODUCTRICE PROVIDENTIELLE

Les « musicaux » hollywoodiens n'ont jamais fait florès en France, et certains distributeurs coupent même les numéros chantés avant de sortir les films. Et puis, un long-

métrage doit être porté par une vedette, sinon rien. Jacques ne veut pas renoncer à son ambition lyrique, matrice de son projet. Il se rend au festival de Cannes au printemps 1962, fait le tour des producteurs français, mais butte sur un « Non » catégorique. Un ami lui conseille de se tourner vers le journaliste Pierre Lazareff, dont l'influence et le réseau peuvent s'avérer utiles. Pierre pense à Mag Bodard, une amie avec qui il a travaillé à *France-Soir*. Mag vient de produire *La Gamberge*, une comédie satirique de Norbert Carbonnaux et François Billetdoux. L'échec public et critique du film ne la freine pas, bien au contraire. Pour elle, produire consiste surtout à se faire plaisir. « *Quand Jacques et Michel m'ont raconté ce qu'ils voulaient faire, j'ai eu très, très envie de faire le film. Je crois que cela m'a intéressée parce que c'était un pari ; j'ai eu vraiment le sentiment que je jouais là quelque chose.* » Elle doit trouver 1 300 000 francs pour monter le film. Tous les distributeurs parisiens refusent, ou posent leurs conditions. Finalement, elle obtient 290 000 francs d'avance-distribution de la Fox, en échange d'un reportage dans *Cinq colonnes à la Une*, la célèbre émission de télévision, sur le tournage du *Jour le plus long*. Pierre s'est arrangé avec Darryl F. Zanuck, grand patron de la 20th Century Fox et directeur en Europe de la réalisation du film. « *Le reste a été trouvé en partie par l'Allemagne, en partie par l'avance sur recettes ; et pour le dernier quart, je l'ai emprunté comme j'ai pu parce qu'il ne me restait plus un sou après le désastre de La Gamberge.* »

DES DÉCORS DE PAPIERS COLORÉS

Pour jouer le personnage de Geneviève Emery, Demy choisit Catherine Deneuve, qu'il a repérée dans les films de Roger Vadim. « *Catherine, à vingt ans, était déjà une star en puissance. Vadim avait senti ce phénomène inexplicable, mais il avait voulu faire d'elle une autre Bardot, un autre "sex-symbol". Or, Catherine n'était pas du tout ce que Vadim voulait.* » Demy lui coupe sa frange de cheveux et fait d'elle une héroïne à son image. « *Jacques m'a regardée non pas*

« Catherine, à vingt ans, était déjà une star en puissance. Vadim avait senti ce phénomène inexplicable, mais il avait voulu faire d'elle une autre Bardot, un autre "sex-symbol". Or, Catherine n'était pas du tout ce que Vadim voulait. »

comme une starlette, mais avec toute sa confiance, toute sa poésie. » Anne Vernon (Madame Emery), Nino Castelnuovo (Guy) et Marc Michel (Roland) héritent des autres rôles principaux.

Dès les premiers mois de 1963, Jacques Demy et Bernard Evein commencent à parler des décors et des couleurs. Le film est tourné entièrement en extérieurs, et Demy lui demande de peindre la ville aux couleurs de son rêve. « *Les films de Jacques, je les démarre pratiquement au niveau de l'idée, alors qu'il n'y a encore que trois pages sur le papier. Dans le cas des Parapluies, cinq mois avant de commencer le film, on est allés effectuer les repérages pour connaître bien la ville, pour trouver les lieux où on pourrait tourner.* » Evein consacre près d'un huitième du budget qui lui est alloué aux papiers peints, soit 15000 francs sur les 120000 prévus. Il se fait traiter de fou, mais n'en tient pas compte. « *La chambre de Geneviève, nous la voulions dans les bleus et les violets et Jacqueline Moreau, qui faisait les costumes, m'a apporté un tissu tellement beau que l'on a décalé les couleurs du papier pour avoir les mêmes tons sur la robe de Geneviève et sur les murs.* »

UN ENREGISTREMENT À RISQUE

Après les producteurs, puis les distributeurs, c'est au tour des éditeurs de musique de refuser d'enregistrer la bande-son. Il faut pourtant financer une heure et demie d'orchestre et de voix. Trop cher, et trop risqué. Michel Legrand convoque les quatre-vingts musiciens quinze jours avant l'enregistrement, en pariant sur une issue positive. Mais aucun éditeur ne veut se mouiller, et les sessions d'enregistrement démarrent sans aucune certitude sur le versement des salaires aux musiciens. Lorsqu'ils demandent le nom à coucher sur la feuille de présence, Legrand bluffe et invente une histoire. Ce sont finalement le chanteur Francis Lemarque et Michel Legrand qui financent ensemble les séances de l'orchestre. Fran-

cis n'a pas énormément d'argent, mais aime beaucoup la musique de Michel.

Les mélodies enregistrées, il reste les voix à poser dessus. La question de la ressemblance avec celles des comédiens ne se pose pas, puisque les voix sont intégralement doublées. Demy et Legrand ont donc toute liberté pour choisir les voix de leurs acteurs. « *On a été tyranniques avec nos comédiens et nos comédiennes ; on les a fait travailler tous les jours pendant un mois pour qu'au tournage, on ne perde pas de temps, pour qu'ils soient vraiment synchrones.* » Ils choisissent des chanteurs issus du milieu du jazz : Christiane Legrand (sœur de Michel), José Bartel, Danielle Licari... Pendant l'enregistrement, les comédiens restent avec les choristes dans la cabine. « *Catherine Deneuve voyait Danielle Licari chanter son rôle et lui donnait des indications de jeu : "Il me semble que je prononcerais telle phrase avec davantage de détachement, telle autre avec plus d'inquiétude."* Cette façon de diriger "sa" voix était pour Catherine une manière de se sentir plus à l'aise devant la caméra. » Michel Legrand est épaté à la vue de cette situation, de ce duo qui s'assemble pour ne faire qu'un. « *50% de Danielle et 50% de Catherine allaient fusionner pour former 100% d'une nouvelle entité, un personnage de synthèse qui échapperait complètement à l'une comme à l'autre...* »

Demy et Legrand ressortent de l'enregistrement exaltés. Ils savent que le plus dur est désormais derrière eux. Tous les obstacles levés, le tournage peut enfin débiter. Le film sort sur les écrans le 19 février 1964 : succès. En compétition au festival de Cannes en mai, il remporte la Palme d'Or et lance les carrières de ses protagonistes, Demy en tête. 📺

À voir : *Les Parapluies de Cherbourg*, de Jacques Demy, paru chez Arte Editions (2013)

À écouter : *Les Parapluies de Cherbourg*, de Michel Legrand, paru chez Sony Music (1996)

À lire : *Jacques Demy et les racines du rêve*, de Jean-Pierre Berthomé, paru chez Atalante (1998)



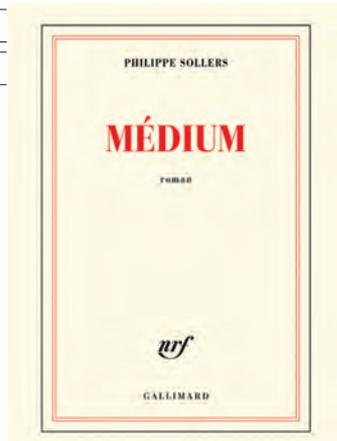
AFP ImageForum

Demy parle du scénario à Deneuve trois ans avant le tournage.

PETITE APOLOGIE DE LA CONTRE-FOLIE

Médium est le dernier roman du prolifique écrivain bordelais Philippe Solers. Chère à son cœur, Venise sert de décor à sa lutte contre la bêtise humaine.

Venise. La Riviera. « *Il professore* », narrateur éclairé, s'y cache de la folie des hommes, quotidienne, française. Il fascine les femmes, se fait masser, jouit de son aura. *Médium*, il invoque les morts, illustres aînés à ne surtout pas oublier. Nabokov, Baudelaire, Lautréamont, Proust. Et surtout Saint-Simon, l'observateur éclairé de la cour de Louis XIV qui a si bien décrit la folie ambiante. En écrivain qui veut soigner sa prose, Solers développe « un manuel de contre-folie ». Il prescrit. « *Se laisser enfermer pour dormir dans la basilique San Marco* », « *Lire un mauvais roman (ça pullule)* », « *dormir quand tout le monde travaille, écrire quand tout le monde dort* ». Il s'en prend, violemment, à tous les fous, qu'il appelle « *les tarés* ». Tout le monde en prend pour son grade : professeurs, fonctionnaires, journalistes, philosophes, artistes, bourgeois. Il expose sa haine, vomit son dégoût de ceux qui se croient fous, balaie la société d'un revers de plume : les hommes, la GPA, la routine, le mariage, la politique, la prostitution. Antisocial,



D.R.

il perd son sang froid. Et c'est là que le bât blesse. C'est frustrant. Il y a des fulgurances, de francs sourires provoqués quand il narre des scènes de vie, d'amour, à Venise. Solers est si intéressant au moment d'évoquer la littérature en lettres majuscules et l'histoire avec sa grande hache. Hélas, il est si fatiguant dans son costume de moralisateur passiste, chevalier blanc du « c'était mieux avant ». Comme si ce défaut n'était pas suffisant, au fil des pages, une sensation désagréable apparaît. L'impression que l'auteur se regarde écrire son voyage vers les morts. Et nous laisse penauds, sur le bord du Styx, hors de la gondole. A.K.

Philippe Solers, *Médium*, Gallimard, 166 pages, 17,50 euros.

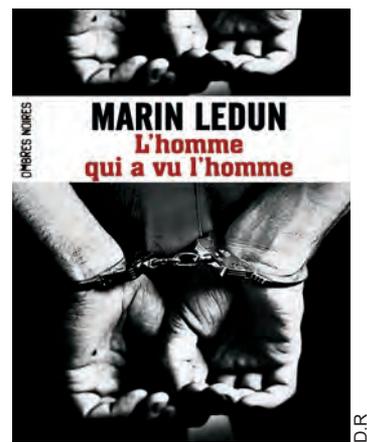
Rencontre avec l'écrivain à la librairie Mollat le jeudi 13 février à 18h.

LES FAITS, ET LES CONSÉQUENCES

Douzième roman de Marin Ledun, *L'homme qui a vu l'homme* est un polar sombre. Il nous mène au pays Basque, où un journaliste enquête sur la disparition d'un militant indépendantiste.

Des flingues, des ripoux, un journaliste intègre. *L'homme qui a vu l'homme* réunit les ingrédients du bon vieux polar. Ajoutez-y quelques Basques impétueux, une tempête, et le bouillant cocktail devient Molotov. Iban Urtiz est un jeune reporter. Confronté à une culture hostile qu'il ne connaît pas, il se retrouve embarqué dans une affaire de disparition qui le dépasse. C'est alors tout le tumultueux contexte basque qui nous pète à la figure. Les premières pages décrivent l'enlèvement d'un militant d'ETA, puis les violences qu'il subit. Pas le temps de réfléchir, on comprend qu'on va en baver.

L'omniscience du narrateur nous transporte dans tout le sud-ouest de la France. On connaît les bandits, on sait où ils crèchent, ce qui les motive. On suit les déambulations et les états d'âme de la famille du disparu. On est collé aux basques du reporter. On sait tout, et pourtant, une tension demeure, latente. Comme si on savait que quelque chose était encore à ve-



D.R.

nir. Quelque chose de pire. La vérité. L'auteur, Marin Ledun, est du genre méthodique. Trop, peut-être. C'est là que ça coince. On est assaillis de détails. Des noms, des lieux, des marques. C'est tellement réel que la moindre incongruité paraît fausse sonne faux. On croit peu au journaliste enquêteur de police. Les dialogues virent parfois à la caricature. Les personnages évoluent peu et sont trop cantonnés dans leur rôle initial. Quand on se laisse prendre par les événements, en revanche, l'intrigue est très efficace. Bien renseigné, Marin Ledun livre un polar presque documentaire, dans lequel les vivants se taisent plus sûrement que les morts. L.D.

Marin Ledun, *L'homme qui a vu l'homme*, Ombres Noires, 2014, 463 pages, 18 euros. Rencontre avec l'auteur à la Machine à Lire le vendredi 7 février, à 18h30.

DIFFUSION EN SÉRIE

The Walking Dead poursuit sa quatrième saison à partir du 9 février prochain sur la chaîne américaine AMC (American Movie Classics), après une coupure de deux mois. Cette stratégie de découpage est-elle encore payante ?

Très gros carton d'audience aux États-Unis, avec une moyenne de treize millions de téléspectateurs pour les huit premiers épisodes de la saison 4, la série *The Walking Dead* a tenu les téléspectateurs en haleine. Une stratégie qui dissimule une volonté de faire durer le suspense, de faire parler d'elle sur une période plus longue et de multiplier les articles de presse à son égard. Mais selon Pierre Langlais, collaborateur du *Mouv'* et de *Télérama*, cela permet également de « *retendre le récit à mi-saison. Concrètement, on crée un espace pour un "super cliffhanger"* [fin ouverte visant à créer un fort suspense]. *Resserrer sa narration sur deux demi-saisons est un moyen de ne pas trop étirer son récit. D'ailleurs, il y a généralement une différence de rythme entre les deux moitiés. C'était très net avec la saison 3, très vive, puis plus calme.* »

Cette pratique de la chaîne AMC, utilisée par les grands networks depuis plusieurs années, est déjà anachronique au regard de deux phénomènes plus ou moins récents. Le binge watching, d'abord. Cela consiste à visionner une saison ou une série entière en continu. On n'est donc plus soumis au mode de diffusion de la chaîne. *Netflix*, ensuite. Ce site américain de streaming légal arriverait en France cette année. Il produit des séries, telles *House of Cards* ou *Orange Is the New Black*, et met les douze épisodes d'une saison à la disposition de ses abonnés le même jour. Ainsi, « *le spectateur compose sa propre programmation, puisque les temporalités offertes sont divergentes, voire totalement contraires, mais pas nécessairement concurrentes* », selon Pierre Sérurier, auteur du blog *Le Monde des Séries*, sur *lemonde.fr*. En octobre dernier,

le nombre d'abonnés à *Netflix* a dépassé celui de *HBO*, célèbre chaîne câblée symbole de l'âge d'or de la série télévisée au cours des années 2000 (*Les Soprano*, *Six Feet Under* ou encore *The Wire*). La preuve que, malgré les audiences florissantes de *The*

Walking Dead, on assiste sinon à une remise en cause des modes de diffusion télévisuelle, du moins à la recherche d'alternatives plus à même d'épouser les habitudes des spectateurs. M.D.

The Walking Dead est visible en France sur OCS Choc le lendemain de sa diffusion américaine.



D.R.



PRISES DE BEC SUR TWITTER

Leon Neal/AFP ImageForum

Avec les élections municipales en toile de fond, les conseillers et adjoints bordelais font chauffer leur compte *Twitter*. Gazouillis sur 140 caractères.

Ca tweete pas mal à Bordeaux. Moyen de communication direct avec les administrés, *Twitter* et *Facebook* sont les deux réseaux sociaux préférés des politiques. « En 140 caractères, on peut dire l'essentiel. Ce n'est pas le seul moyen de communication, mais je trouve qu'il est assez efficace », explique l'adjointe au maire Elizabeth Touton (@ElizabethTouton). « J'ai ouvert mon compte, après on se prend vite au jeu. On voit que l'on est suivi, donc on tweete ». Au sein du groupe écologiste bordelais, les conseillers municipaux Pierre Hurmic et Marie-Claude Noël possèdent tous deux un compte *Twitter*. « Les réseaux sociaux permettent de communiquer avec le grand public », afin de pallier « une exposition insuffisante dans la presse », note Mélanie Bé-

Par Nicolas Dumas

nard, l'attachée du groupe municipal écologiste. « Je me suis inscrit car je trouve les réseaux sociaux intéressants sur la forme », fait savoir le maire-adjoint Fabien Robert (@fabienrobert). « Le rôle de l'élu, c'est d'être où sont les électeurs », poursuit-il. « Je n'y suis pas venu tout de suite, nuance-t-il. Je me disais 'ça prend du temps', mais c'est assez automatique. Maintenant, j'y vais plusieurs fois par jour ». D'un trait d'humour, Fabien Robert explique que ce n'est pas le fort du politique que de faire court, ce qu'exige *Twitter*. Il fait remarquer « qu'Alain Juppé tweete lui-même sur l'actualité. Il a *Twitter* sur son téléphone ». Pour Elizabeth Touton, il y a deux usages possibles, « soit l'on tweete soi-même, soit on retweete pour

partager, pour approuver. Mais attention, on ne retweete pas n'importe quoi ». « Et puis c'est aussi partager un lien vers la presse, un blog, ou un message de campagne », ajoute Fabien Robert.

UN LIEU DE DÉBAT

Le débat est souvent vif sur *Twitter*. « On échange beaucoup avec Michèle Delaunay (la ministre déléguée aux Personnes âgées et candidate avec Vincent Feltesse, ndlr), fait remarquer Fabien Robert. Ce sont des échanges assez piquants, je n'en dirai pas plus ». Lors du débat Vincent Feltesse-Alain Juppé à Sciences Po il y a quelques jours, « on a répondu en direct », note Mélanie Bénard. Fabien Robert n'a pas hésité à interpellier, narquois, les élus verts à l'issue du débat : « Bon, Vincent Feltesse n'a pas prononcé le mot écologie, mais on va pas en faire un fromage... ». Durant la même rencontre, Michèle Delaunay fait remarquer : « J'ai gagné mon pari : Alain Juppé a cité mon nom pendant le débat ! ». Mais la ministre se fait rappeler à l'ordre par le maire-adjoint, « Tout ceci est donc un jeu ? Venir à Bordeaux au lieu d'être à Paris... pour jouer ? Vraiment pas au niveau... ». Les échanges entre militants sur *Twitter* sont également assez « piquants ». Lorsque Benoît Coucaud (@benoitcoucaud) se félicite des « 90 000 personnes qui suivent @AlainJuppé sur *Twitter* », la militante socialiste Aude

Constant (@AudeConstant) le questionne : « Vous comptez les faux comptes à 0 tweet, 0 abonné, 0 bio... ? ». Le conseiller régional UMP Nicolas Florian plaisante : « les bons comptes font les bons amis ».

Twitter s'invite également dans les échanges du conseil municipal. « Le côté instantané est assez percutant dans une réunion, on peut dire un mot sur l'ordre du jour. Il y a des échanges avec l'opposition, il y a des réponses par tweet, ce qui n'exclut pas le débat », explique l'adjointe au maire. « Pendant le conseil municipal, je facebookais en temps réel. Le but est de diffuser le plus largement possible les idées des élus », explique Mélanie Bénard pour le groupe écologiste. « Ça permet d'écrire un instantané pendant le conseil municipal. Nous venons de voter ceci ou cela », explique le maire-adjoint.

La vraie nouveauté des élections municipales qui auront lieu le mois prochain est justement la présence de la sphère numérique, notamment *Twitter*. « Ça va renforcer la densité de la communication de la campagne », note Fabien Robert. « *Twitter* a un intérêt et un impact, je pense que l'on touche des gens que l'on ne toucherait pas par les réunions publiques et les médias traditionnels, notamment les plus jeunes. Et c'est valable pour tous les partis », fait remarquer Elizabeth Touton. 📧

« Soit l'on tweete soi-même, soit on retweete pour partager, pour approuver. Mais attention, on ne retweete pas n'importe quoi ».

■ ELIZABETH TOUTON

QUENTIN

GENDROT

OBJET VOCAL

NON IDENTIFIÉ

Samedi 25 janvier, les neuf millions de téléspectateurs de *The Voice*, sur TF1, découvraient le visage et la voix de Quentin Gendrot, bordelais d'adoption, guitariste, violoncelliste, chanteur, et chef d'orchestre à ses heures perdues. Portrait d'un OVNI qui débarque dans le monde du télé-crochet.

Quentin Gendrot débarque tout de noir vêtu dans un café du quartier Sainte-Croix, avec... quarante-cinq minutes de retard. Il s'excuse : « *La ponctualité, ce n'est pas vraiment une qualité chez moi* ». Si l'on s'arrête au total look black du garçon, à ses cheveux longs et à ses rangers, Quentin peut effectivement passer pour le stéréotype du rockeur tout droit sorti du *Hellfest*. C'est un tout petit peu plus compliqué que ça. Rock, classique, variété, électro, dubstep. Pour Quentin, « *n'importe quel style est plaisant du moment qu'on y met ses tripes* ». « *L'univers de Quentin est très éclectique* », précise Vianney Galineau, ami et bassiste du groupe Smogs and Tacos, qu'ils ont formé. Hype-ractif et autodidacte – il apprend le violoncelle tout seul à 18 ans – Quentin n'aime certainement pas qu'on lui colle une étiquette. Depuis son arrivée à Bordeaux en 2008, ce Breton d'origine a laissé son empreinte dans le paysage musical local. Impliqué dans plusieurs groupes – Qlay, Smogs and Tacos, JC and the Judas – il est aussi professeur à L'Arsène, une école de musique à Bègles. Comme si ce n'était pas suffisant, il mène des projets personnels en parallèle. « *Je suis en train de monter un orchestre*

Par Charlotte Gillard

de Sound Painting », lance-t-il. Quésaco ? « *C'est un concept venu des États-Unis dans les années 1970. C'est une sorte d'orchestre d'improvisation, où le chef ne communique que par le langage des signes. Dans l'idéal, ça donne un bœuf à quarante personnes. Dans un paysage sonore expérimental, c'est vraiment rigolo* », précise-t-il. Bref, il aime faire sa tambouille. Gendrot, c'est un profil atypique qui dénote dans une émission grand public comme *The Voice*. Si TF1 n'était pas venu le chercher, Quentin n'aurait peut-être jamais pensé à passer le casting. « *La production est tombée sur des vidéos de mes concerts sur Youtube. Quand ils m'ont appelé, j'ai longuement hésité. Mais c'est une émission qui donne de la visibilité* », explique-t-il. Tant pis s'il est taxé d'OVNI. Il a suffisamment de lucidité pour comprendre que les téléspecta-

« Le violoncelle, c'est ma carte de visite mais je ne veux pas être que ça »

teurs ont besoin d'une image précise. « *Comme dirait Cocteau, les gens veulent découvrir ce qu'ils connaissent déjà. Même si on me caricature, ce n'est pas grave, j'assume totalement* ». Lors de la sélection, il a d'ailleurs réalisé un compromis entre son univers et un tube

commercial. Il a repris « *Wonderful Life* » de Black, le tout accompagné de son violoncelle. « *J'aime beaucoup transcender les genres. Cette chanson est fédératrice, elle a été reprise dans une pub, elle a fait le tour du monde* ». C'est ça le secret de Quentin, au fond. Réassaisonner. Faire du neuf avec du vieux. Artistiquement, il a d'autres petites manies. « *C'est un mec sincère, intelligent, passionné, et engagé artistiquement* », confie Vianney. Le côté



humain de la musique, c'est ce qui l'intéresse. Alors, il donne souvent des concerts dans les squats bordelais, ou dans les caves des Bas-sins à flot. En ce moment, il cherche à se produire au *Rocher de Palmer*. Il se justifie. « *Leur dispositif me séduit parce qu'ils bossent dans le*

social ». Un cœur gros comme ça, ce garçon. « *Parfois, il a une sensibilité un peu trop exacerbée. Il peut donner dans le vapoureux* », reprend Vianney. Qui sait. Peut-être que c'est cet air de rêveur vaguement romantique qui séduira le jury et le public. Après avoir passé la première étape de la compétition et rejoint l'équipe de Mika – qui accompagne cette année Jenifer, Garou et Florent Pagny dans la troisième saison de l'émission – il se défendra lors de l'étape des duels dans les prochaines semaines. Même si cette compétition est enregistrée, Quentin Gendrot garde le suspens, règlement oblige. En attendant, il reste serein. L'envie de gagner, il l'a, mais ce n'est pas l'essentiel. « *Avant tout, je veux faire progresser ma musique. Le violoncelle, c'est ma carte de visite, mais je ne veux pas être que ça* ». Talent à suivre. 🐉